

## Éditorial

Certains lecteurs nous demandent parfois pourquoi, comment, notre publication est devenue, pour sa plus grande part, un espace de recension de livres.

C'est une question intéressante qui trouve particulièrement place dans cette présente édition, d'où l'idée de l'exposer ici.

Il ne s'est pas agi, au départ, d'une ligne éditoriale préétablie, volontaire. Mais insensiblement, au fil des années, s'est créée une réalité devenue forte : le besoin d'un espace qui manquait, de réflexion, de rassemblement des données historiques constituant notre culture. C'est là que, peu à peu s'est affirmée La Lettre Sépharade, qui reçoit maintenant et tout naturellement du monde entier des ouvrages relatifs à notre culture hispanique, hispanophone, pré et post-exilaire.

Par un mouvement naturel, la vocation, la spécialisation de notre publication s'est affirmée avec le temps : éclairer de toutes nos forces les livres qui, malgré leur intérêt souvent évident, risqueraient de passer inaperçus, car ignorés de la grande Presse et des médias lesquels, trop fréquemment, s'attardent plus sur le clinquant que sur le substantiel. Une recension dans La Lettre Sépharade, si elle n'induit pas un courant important d'achat du livre, marque un territoire : ce livre existe, il figurera dans un index et sera répertorié dans les bibliothèques.<sup>1</sup> Dans bien des années, hors de la vente en librairie, on pourra toujours le consulter, l'étudier, le rapprocher d'autres sur le même sujet, car on sait de quoi il traite, et comment...

De même pour la rubrique "Musique".

Justement, dans cette édition en particulier, sont recensés nombre de livres - sans vouloir offenser leurs auteurs - qui ne seront probablement jamais analysés ailleurs. Et ce nous est une grande satisfaction de les mentionner, de les éclairer, de les étudier même brièvement, de leur conférer ainsi une visibilité, une "surface".

Il s'agit d'excellents ouvrages sur le judaïsme d'Espagne (et aussi le crypto-judaïsme), de Hambourg, de l'Empire ottoman, de la Turquie moderne, d'Oran, de Sarajevo lesquels, malgré

leurs grandes qualités risqueraient de passer inaperçus dans le monde francophone, aussi bien qu'anglophone d'ailleurs, raison pour laquelle un certain nombre de ces commentaires seront repris dans notre édition américaine.

Une vision féminine autorisée du judaïsme, une pièce de théâtre, une étude sur la période de la dernière guerre à Paris dans laquelle Simone de Beauvoir est concernée, un bel ensemble d'un livre de partitions accompagné d'un disque sur notre musique complètent cette édition. □

La Rédaction

### SOMMAIRE

N° 39

#### Éditorial

1

#### Livres

<b>Inquisition, crypto-judaïsme</b>	2-3
<b>Sépharades de Hambourg</b>	3-4
<b>Judíos en literatura española</b>	4-5
<b>Judíos en España contemporánea</b>	5-6
<b>Jewish journalism in Turkey</b>	6-7
<b>Aljama judía de Monzón</b>	7
<b>Isha. Dictionnaire des femmes</b>	8-9
<b>Smyrne 1922</b>	9
<b>Juifs d'Oran</b>	10-11
<b>Doña Gracia Nasi</b>	11

#### Reuves

12-14

#### Étude

14-15

#### Muestra lingua

<b>Lo ke kontava la bavá</b>	16
<b>Las de Sulutcha</b>	17
<b>Sačuvano od zaborova</b>	18

#### Musique

19

#### Kozas i otras de Sefarad

20

<sup>1</sup> L'une des plus importantes bibliothèques du monde, celle du Congrès à Washington - département judaica - nous écrivait dernièrement qu'elle exploitait notre travail pour orienter ses achats de livres et disques. Il en va de même de certaines bibliothèques en France et ailleurs.

# Livres

Michael Alpert

## CRYPTO-JUDAISM AND THE SPANISH INQUISITION<sup>1</sup>

**C'est à Michèle Escamilla, la grande spécialiste française de l'Inquisition espagnole que nous avons confié le soin de commenter ce très beau travail de son collègue britannique. Nul ne pouvait être plus qualifié qu'elle pour en rendre compte.<sup>2</sup>**

**M**ichael Alpert, professeur d'Histoire Moderne et Contemporaine à l'Université de Westminster à Londres, spécialiste de l'Espagne, est l'auteur de plusieurs ouvrages consacrés à la Guerre Civile espagnole de 1936, et à l'Espagne classique - l'Espagne du Siècle d'Or, selon la formule consacrée - et plus particulièrement au grand thème du crypto-judaïsme et de l'Inquisition, auquel il a consacré plusieurs travaux importants.

Le présent ouvrage tout récent fait en quelque sorte le point sur la question. En effet, l'auteur s'appuie à la fois sur une documentation originale, à travers le fonds inquisitorial conservé pour l'essentiel dans les Archives Nationales de Madrid (mais aussi, pour partie, dans les Archives Diocésaines de Cuenca), et sur une riche bibliographie actualisée, les publications sur ce sujet, déjà nombreuses, s'étant multipliées au cours des dernières décennies ; une bibliographie qui va des grands fondateurs comme J. A. Llorente, H. C. Lea, J. Caro Baroja, A. Domínguez Ortiz, C. Roth, I. S. Révah, jusqu'aux plus contemporains comme C. Amiel, B. Bennassar, H. Beinart, Y. Kaplan, S. Haliczzer, G. Nahon, H. Méchoulan, J.P. Dedieu, Y. Yerushalmi, et d'autres. Il fait aussi appel à des sources rarement sollicitées par les historiens de l'Inquisition, comme les *Responsas* des rabbins aux communautés qui s'interrogeaient sur tel ou tel point délicat ; notamment lorsque, définissant d'entrée le crypto-judaïsme, l'auteur tente de cerner et de discerner la conception que pouvaient en avoir non seulement l'Eglise et l'Espagnol moyen de l'époque, mais aussi les Juifs qui vivaient à l'étranger, quel regard portaient ces autorités juives sur les convertis malgré eux - ou *anusim* - : indulgents au départ, lorsque commençait la double persécution, politique et religieuse, à la fin du XVe siècle, car ils voyaient en eux des "Enfants captifs au milieu des gentils" selon la formule talmudique, les rabbins se montrèrent ensuite critiques et réservés, les *conversos* conservant, après plusieurs générations, des traces de moins en moins délétères de la culture chrétienne ainsi [sur]imposée.

L'ouvrage, organisé en dix chapitres, embrasse une période qui va de la fin du XVe siècle (fondation de l'Inquisition dans les royaumes de Castille et de la Couronne d'Aragon) au milieu du XVIIIe, où l'Institution inquisitoriale ayant enfin atteint son but (en matière de crypto-judaïsme s'entend) dans les années 1720-1725 avec la dernière grande vague de répression, s'éteignit en Espagne, puisque le crypto-judaïsme avait été éradiqué, même si le tribunal devait rester en activité (certes très ralentie) jusqu'au début du XIXe siècle.

L'étude du professeur Michael Alpert s'articule selon trois axes principaux ; d'abord, en bonne logique, sur un rappel des origines historiques, conjoncturelles, des causes de l'apparition et du développement - au niveau espagnol d'abord puis bientôt péninsulaire - de cette pratique cryptique, alors que le judaïsme avait droit de cité depuis un bon millénaire dans ces territoires, même si la tolérance des autorités avait varié selon les temps et les lieux. Évoquant par ailleurs l'instrument de la répression, l'auteur analyse l'émergence du phénomène inquisitorial, à la fois en rupture et en continuité par rapport au modèle médiéval, à travers la création du tribunal du Saint-Office, dont il souligne la spécificité de la procédure (depuis la pratique du secret jusqu'à l'autodafé public), et ce qu'elle impliquait pour les condamnés. Enfin, l'analyse de cas individuels, situés pour la plupart mais non exclusivement aux XVIIe et XVIIIe siècles, qui permettent de saisir les vicissitudes et, partant, la survivance d'un crypto-judaïsme de huitième génération ou plus, et tout ce que cela supposait à la fois d'inévitable éloignement des sources vives du judaïsme et de viscérale fidélité à une foi ancestrale, malgré le risque - et quel risque ! - encouru en permanence. Michael Alpert retrace ainsi dans son dernier chapitre (*Which he did in obedience to the Law of Moses*) les pratiques, les gestes, les attitudes par lesquels se traduisait - et parfois se trahissait - le crypto-judaïsme espagnol.

Quoique l'étude porte comme le titre même l'indique sur l'Inquisition espagnole, l'auteur n'hésite pas à en franchir les limites pour suivre, comme la réalité historique l'imposait, les Nouveaux-chrétiens crypto-judaïsants de part et d'autre de la frontière - alors littéralement vitale pour eux - qui séparait les royaumes espagnols du royaume portugais, en évoquant notamment dans son troisième chapitre (*Portuguese New Christians Move into Spain*) la présence des "Portugais de la Nation" dans l'Espagne de Philippe IV et du Comte-Duc d'Olivares ; de même (chapitres IV, V - *Lives of Secret Jews Inside and Outside Spain : Splits in the Rouen Community* -, et VI) nous sortons grâce à lui de la Péninsule avec ceux qui, ayant choisi l'exil, parvenaient à rejoindre la Diaspora, à Bayonne ou à Rouen mais aussi en

<sup>1</sup> En anglais 2001. Le crypto-judaïsme et l'Inquisition espagnole. Palgrave éd. Houndmills, Basingstoke, Hampshire RG21 6XS 246 pages ISBN 0-333-91791-X

<sup>2</sup> Michèle Escamilla a publié en 1992 chez Berg International un ouvrage qui fait date : Crimes et châtements dans l'Espagne inquisitoriale.

Turquie. Quant à ceux qui, par choix ou par nécessité, demeureraient en Espagne, sous le regard durement insistant du Saint-Office, nous les voyons vivre et travailler, mais aussi souffrir et, pour certains d'entre eux, mourir.

Sur un tel sujet, que des milliers de pages n'ont pas encore épuisé, personne ne saurait être exhaustif. Mais, tout en restant dans les limites du raisonnable - ou du supportable, pour un lecteur non spécialiste - avec ses 246 pages, ce livre en offre une excellente synthèse, dans laquelle l'auteur a su mêler et savamment doser le général et le particulier pour redonner vie, chair et souffle aux personnes évoquées ; et ce par un recours fréquent à l'étude de cas : groupes (les grands financiers, les juifs de Bayonne, la communauté de Rouen, etc), familles (les Cortizos, les Cansinos, Beatriz de Luna alias Gracia Méndez et les siens, etc.), ou individus, au sort souvent tragique (Gonzalo Paez de Paiba, Juana de la Peña, Diego López Duro ou Leonor Margarita de Yuste, et bien d'autres), que l'auteur accompagne parfois jusqu'au bûcher ; des évocations toujours impressionnantes, dans la nudité de la vérité historique.

On ne saurait également trop souligner la pondération et le manifeste souci d'objectivité du professeur Michael Alpert qui, sans cesse, remet en perspective le phénomène inquisitorial, replaçant chaque événement évoqué dans son contexte historique et idéologique ; cela apparaît dès l'introduction où, définissant les termes et les concepts, il pose la question cruciale : *How Jewish were the converts ? Race or religion ?* (comment étaient juifs les convertis ? par race, ou par religion ?) et tout particulièrement lorsqu'au moment de conclure il aborde avec circonspection et délicatesse le thème de la *religious liberty* et la pathétique question - *Was the Inquisition "wrong" ?* - sur la justification de cette exceptionnelle juridiction.

Le professeur Michael Alpert offre là un beau travail, rigoureusement documenté, clairement structuré, qui parvient - ce n'est pas un moindre mérite - à donner une vue tout ensemble panoramique et ponctuelle d'une question aussi vaste que difficile. Cet ouvrage, qui satisfait aussi bien l'exigence du spécialiste que la curiosité du profane, mériterait d'être traduit dans notre langue, car le public français - contrairement à l'espagnol - dispose d'assez peu d'ouvrages qui fassent le tour de ce sujet en un nombre raisonnable de pages. Une étude dense, précise et claire, vivante ; l'approche scientifique et mesurée d'une question passionnante, que l'historien doit aborder sans parti pris et sans passion, mais non sans compassion : tel est cet excellent ouvrage que saura apprécier toute personne s'intéressant au crypto-judaïsme en particulier ou à l'Inquisition en général ; mais aussi toute personne cherchant à approfondir sa connaissance de l'Espagne classique, car elle y trouvera matière à une enrichissante réflexion. □

Michèle Escamilla

Michael Studemund-Halévy

## BIOGRAPHISCHES LEXIKON DER HAMBURGER SEFARDEN<sup>1</sup>

**N**ous avons maintes fois dans cette publication, rendu hommage aux efforts méritoires de Michaël Halévy pour fixer par écrit la mémoire en voie de disparition des Sépharades de Hambourg, lesquels furent nombreux et importants dans les migrations depuis le Portugal, dès le XVI<sup>e</sup> siècle.

Les recherches ont porté sur des sources écrites bien entendu, mais aussi sur un relevé soigneux, considérable, des pierres tombales des deux cimetières juifs de Hambourg, curieusement préservés par le nazisme, contrairement à celui de Salonique par exemple, intégralement détruit par l'action conjuguée des pouvoirs publics grecs et de l'occupant nazi.

La liste des personnes et institutions que l'auteur remercie en avant-propos est édifiante en elle-même, tant elle est étendue à travers l'espace. Il a su mobiliser des informateurs du Portugal comme d'Allemagne, d'Israël comme de France, montrant combien le sérieux de sa démarche a été reconnu partout.

L'étude historique préalable débute avec l'arrivée, au XVII<sup>e</sup> siècle des premiers crypto-juifs du Portugal, désireux de revenir à leur foi juive.

Officiellement catholiques à leur arrivée, parlant portugais, ils se sont rapidement trouvés en butte aux "inquisitions" rabbinique et luthérienne. Ce phénomène s'est reproduit partout où ces crypto-juifs sont arrivés, et on le note aussi à Salonique - rabbinique seulement bien entendu et non luthérienne dans ce cas ! Et de là à évoquer la notion espagnole de "pureté de sang" il n'y a qu'un pas...

L'auteur nous renseigne aussi sur l'équilibre entre l'espagnol et le portugais, de même que sur celui entre Sépharades, *Tudescos* proprement dit et Achkénazes dans la ville à cette époque : en 1652, l'ensemble constitue une population de 1212 juifs.

Au XVIII<sup>e</sup> siècle, les départs s'accroissent vers Curaçao, les Barbades, Saint Thomas, Nevis etc. De sorte que, le XIX<sup>e</sup> siècle écoulé, il reste en 1926 à Hambourg 27 familles juives seulement, mais dont le rayonnement de certaines est grand ! Entre 1933 et 1938, des Cassuto, Sealtiel, Pardo, Luria, Jessurun quittent la ville, transitant généralement par le Portugal.

L'auteur rapporte pieusement le sort de ceux qui sont restés, exterminés à Birkenau, quelquefois ayant transité par Theresienstadt.

Toutes ces informations sont reprises dans un superbe relevé chronologique de onze pages depuis 1492 jusqu'à l'an 2000.

Parmi les recoupements effectués dans les sources, est particulièrement édifiante la liste des double noms portés au XVII<sup>e</sup> siècle par

<sup>1</sup> En allemand. 2000  
Dictionnaire  
biographique  
des Sépharades  
de Hambourg  
Hans Christians Verlag,  
Kleine Theaterstrasse 10  
D 20354 Hamburg.  
906 pages dont 4  
de glossaire  
et 40 de bibliographie  
systématique  
ISBN 3-7672-1293-5

<sup>1</sup> 20 pages de photos illustrent cette partie du travail.

<sup>2</sup> Nous sommes à la disposition de tout lecteur intéressé pour fournir des informations complémentaires sur tel ou tel nom.

<sup>3</sup> En espagnol 2001  
Les Juifs dans la littérature espagnole, Université de Castille-La Manche, Camino del Pozuelo s/n E 16080 Cuenca  
Fax 34 969 17 91 11  
510 pages  
ISBN 84-8427-115-3

<sup>4</sup> Voir en page 20 le thème traité cette année.

<sup>5</sup> Première partie du XVe siècle.

des familles à deux faces : une juive et une chrétienne. Par exemple, Abraham Cohen connu aussi comme Antonio Lopes Pinto ou Jacob Coronel nommé dans d'autres milieux Gonçalo Lopes Coutinho, Daniel Abensur devant Paulo de Milao etc. L'auteur s'efforce d'illustrer des regroupements familiaux lorsqu'il le peut à propos des noms relevés sur des tombes du deuxième cimetière (celui de la Königstrasse, utilisé de 1611 à 1878).

On est ébahi par l'étude statistique comparative des langues utilisées sur les inscriptions tombales : portugais, espagnol, hébreu..., des lieux de naissance des défunts à travers le monde entier, y compris relevés dans les cimetières de Salonique, de Curaçao, des Barbades par exemple, et de Hambourg même, bien sûr ! de la fréquence statistique des versets bibliques gravés dans la pierre, de la vision de l'art funéraire entreprise déjà pour un ouvrage précédent...<sup>1</sup>

Page 155 débute l'annuaire proprement dit des noms cités par ordre alphabétique, commençant par les Abarbanel, et indiquant, outre les renseignements propres à chaque défunt, l'emplacement de la tombe dans le cimetière considéré.

Chaque notice comprend l'inscription tombale dans sa langue originale et tout ce que l'auteur a pu recouper concernant le défunt et sa proche famille dans toutes les autres sources consultées : c'est ainsi que certaines notices excèdent une ou deux pages entières !

Les noms les plus fréquemment cités sont Abensur (14 pages), Aboab (45 pages) Benveniste (5 pages), des Coronel dès 1617, Fonseca (20 pages) Israël (28 pages) Jessurun (30 pages), Luria (10 pages), Nahmias sous quelques variantes orthographiques, le plus souvent sans "h" (36 pages), 7 pages de Sealtiel et 25 de Senior.<sup>2</sup>

Comme ce bref article le laisse entendre, le présent ouvrage s'apparente plus à une véritable encyclopédie qu'à un simple dictionnaire-répertoire des noms et notre admiration est grande ! □

Jean Carasso

Jacob M. Hassan & Ricardo Izquierdo Benito (éditeurs)

## JUDÍOS EN LA LITERATURA ESPAÑOLA<sup>3</sup>

Les deux livres analysés ci-dessous montrent combien, après des années, (des siècles ?) de somnolence... l'Université espagnole en général, et certaines en particulier, ont entrepris des études très sérieuses sur notre culture, et combien les juifs sont indissociables de la culture ibérique...

... et pourtant, personne n'a encore proposé de travail d'enseignant, du moins en Espagne, à Salvador Santa Puche, signataire du présent article, docteur es-lettres diplômé de judéo-espagnol...

**L**a présence des juifs dans la littérature espagnole, aussi bien comme auteurs que comme thème littéraire, est un des champs les moins connus et étudiés de la critique espagnole contemporaine. Il fal-

lait y prêter plus d'attention et pour cela l'université de Castilla-La Mancha lui a dédié son traditionnel cours de septembre à Tolède pour mieux faire connaître cette présence juive dans la culture espagnole.<sup>4</sup>

Le présent livre est la publication des actes et des conférences.

Constatons que les juifs ont été présents dès le début même de la littérature espagnole. Fernando Díaz Esteban étudie la poésie primitive espagnole et toute relation avec les juifs. Nous pouvons remarquer sa complète dissertation sur les *jarchas*, les premiers témoignages poétiques du lyrisme espagnol desquels les poètes sont juifs ; la présence des juifs dans le vieux *Poema de Mio Cid*, dans Gonzalo de Berceo et les *cantigas* du roi Alphonse X.

La bien connue professeur Paloma Diaz Mas consacre une intéressante et fort savante contribution à la poésie juive proprement médiévale : elle étudie avec grande érudition les quatre poèmes qui en ont été conservés : le plus connu *Proverbios morales* du rabbi Sem Tob ibn Arduetiel ; les *Coplas de Yoçef*, qui racontent l'histoire biblique de Joseph ; le *Pecado original*, poème redécouvert par I. Hassán ; la *Lamentación del alma ante la muerte* et enfin, *Ay, Iherusalem*, poème d'un auteur chrétien, mais qui offre des points communs avec la poésie juive.

Le professeur Angel Gómez Moreno dédie un intéressant chapitre aux prosateurs juifs et *conversos* : il prête attention aux Bibles, livres de controverses et apologies, livres de sciences et œuvres de caractère humaniste. Il faut noter l'importance des juifs et des *conversos* (la plupart de ces derniers, d'un fort caractère anti-juif). L'étude se clôt par une annexe sur le cycle du poète Marquis de Santillana.<sup>5</sup>

Julio Rodriguez Puertolas étudie la présence des juifs et *conversos* dans les *Cancioneros*, recopiations de poésies sur une grande variété de thèmes. Il centre son étude sur les problèmes de l'antijudaïsme à l'époque des rois Trastamare, Enrique II et Juan I et la termine avec le royaume des Rois Catholiques.

Le théâtre aussi est présent. Miguel Angel Pérez Priego consacre sa conférence à une étude fine de la Bible, du théâtre du Moyen-Âge et de la Renaissance. Une des points du plus vif intérêt est une polémique avec des études antérieures, dans la conférence du prof. Francisco Marcos Marin sur le livre le plus important de la fin du Moyen-Âge, *La Celestina* du célèbre *converso* Fernando de Rojas. Marcos Marin étudie les communautés de l'univers de *La Celestina*, le monde des personnages Calixto et Melibea, en montrant une possible interprétation judaïque.

L'expulsion de 1492 arrive et dès lors les juifs n'habitent plus la littérature espagnole que comme thème littéraire. C'est ainsi que Felipe B. Pedraza Jiménez étudie la présence des juifs dans le théâtre du XVIIe siècle. Il rappelle la conclusion d'Americo Castro selon laquelle Lope de Vega fut la voix des Vieux Chrétiens et conteste cette affirmation. L'auteur montre la vision antijudaïque des grands hommes du

Siècle d'Or espagnol.

De la même façon, Jesus Antonio Cid étudie l'antijudaïsme dans la prose du XVIIIe, où l'on observe la déformation de la figure juive et toutes ses implications dans la vie culturelle.

Joaquín Álvarez Barrientos conduit sa conférence sur la création littéraire du XVIIIe siècle, l'âge de l'illustration et du Romantisme. À cette époque va naître le célèbre concept du "juif-maçon-libéral", une notion née dans les classes qui vont identifier progressisme et judaïsme. C'est le début du chemin qui conduit au concept du XIXe siècle, où va apparaître bientôt après, le "juif-maçon-communiste", selon l'étude de Pura Fernández, qui présente les diverses visions du juif chez les auteurs de ce XXe siècle.

Il faut attendre l'œuvre de Benito Pérez Galdós, l'écrivain le plus important du Réalisme espagnol, pour voir le début d'humanisation de cette figure et une vision du juif plus réaliste et non influencée par l'antijudaïsme de l'Église catholique. José Schraibman nous parle des principaux romans de Galdós pour nous montrer un écrivain plus humaniste et moral.

José Carlos Mainer étudie la littérature espagnole de la première partie du XXe siècle, analysant l'antisémitisme d'auteurs comme Pío Baroja, mais aussi le cas de Rafael Cansinos-Assens, cet écrivain espagnol qui fut captivé par le monde du judaïsme, sa légende et ses espérances ; ainsi que la vie de deux écrivains juifs espagnols : Max Aub et Máximo José Kahn.

José Manuel Pedrosa montre dans un intéressante étude la vision des juifs dans la littérature traditionnelle espagnole, en étudiant le lexique, les refrains, les chants populaires... il faut noter l'importance de cette étude, car elle montre la vision classique au sein de la culture populaire.

Enfin, Uriel Macías Kapón, spécialiste de la bibliographie juive en Espagne, propose une liste complète<sup>1</sup> des livres sur la thématique juive.

Le livre se referme par l'explication du prof. I. Hassán, exposant les buts du cycle de cours et son déroulement. Sa vision panoramique est remarquable qui met l'accent sur les points les plus significatifs de cet enseignement.

Nous devons remarquer, un fois de plus, la nécessité de mieux connaître l'influence des juifs dans la littérature espagnole dans toutes ses dimensions, aussi bien comme thème, que comme auteurs, ainsi que la vision, bien des fois déformée, que ce thème a laissé parmi les Espagnols.

À noter aussi la nécessité de montrer le "phénomène sépharade" comme un nouveau thème dans la littérature contemporaine et l'impression que, même aujourd'hui, il suscite de plus en plus d'intérêt chez certains Espagnols.

Les actes de cet enseignement sont très remarquables et constituent une publication convenable, mais seulement pour le monde académique espagnol. Il en va hélas très différemment de l'homme de la rue. Mais c'est à nous d'agir, en espérant que ce ne sera que le premier pas d'une longue marche.

Salvador Santa Puche

Uriel Macías Kapón, Yolanda Moreno Koch  
& Ricardo Izquierdo Benito (éditeurs)

## JUDÍOS EN LA ESPAÑA CONTEMPORÁNEA<sup>2</sup>

**L**es textes recueillis par Uriel Macías Kapón, Yolanda Moreno Koch et Ricardo Izquierdo Benito, se composent de quatre parties avec une introduction (L'hébraïsme inspirateur des idées critiques du XXe siècle) de Reyes Mate et une conclusion de Eduardo Subirats (La réforme de la mémoire historique en Espagne)

La première partie (Visions) contient trois articles : dans le premier, Isidro Gonzalez Garcia trace le parcours de la question hébraïque dans le contexte des luttes politiques entre libéraux et conservateurs intégristes dans une Espagne sans juifs. De toute façon, jusqu'aux voyages du Docteur Pulido dans les Balkans, le sépharadisme reste totalement inconnu en Espagne.

Dans son article, Uriel Macías traite des premières retrouvailles entre l'Espagne et les populations juives lors de la première campagne du Maroc (1858-59) ; les chroniqueurs de l'époque, parmi lesquels l'écrivain et auteur dramatique Pedro de Alarcon, conservent le ton traditionnel de l'antijudaïsme espagnol médiéval. Rares sont les correspondants objectifs. Macías souligne le fait que même à une époque postérieure, la communauté juive hispanophone du Maroc n'a pas suscité en Espagne l'intérêt dont ont été l'objet les Sépharades turco-balkaniques.

Le dernier article de la première partie, celui de Jose Schraibman concerne les écrivains de la génération dite "de 98", libéraux, Galdos, ou antisémites, Baroja, qui se sont occupés de ce thème.

La seconde partie (Diachroniques) fait le point sur l'état juridique de la question juive de 1802 aux accords de 1992 avec les différentes confessions religieuses (José Manuel Perez Prendes), le travail de Cesar Vidal sur l'antisémitisme dans l'Espagne contemporaine de 1919 à nos jours, un bref mémoire de José Luis Lacave sur les spécialistes de langue et de culture juive (J. Amador de los Rios, J. M. Millas Vallicrosa, F. Cantera Burgos, D. Gonzalo Maeso, P. Pascual Recuero, D. Romano, etc.). Le dernier travail de cette partie (Carlos Carrete Parrondo) a pour thème "Les juifs dans l'historiographie espagnole : Absences et Disputes".

Dans la troisième partie, (Histoire), Uriel Macías analyse brièvement certains aspects des premières phases du rapprochement des juifs avec l'Espagne au XIXe siècle : Berndt Rother souligne la différence entre philosépharadisme – qui n'exclut pas a priori la possibilité

<sup>1</sup> 514 ouvrages y sont recensés par liste alphabétique des auteurs. Aucun chercheur ne peut s'en passer !

<sup>2</sup> En espagnol 2000  
Les juifs dans l'Espagne contemporaine : Histoire et visions...  
VIIe cours de culture hispano-juive de l'Université de Castilla-La Mancha Ediciones de la Universidad de Castilla-La Mancha, Camino del Pozuelo s/n E 16080 Cuenca Fax 34 969 17 91 11 336 pages ISBN 84-8427-0444-0

<sup>1</sup> En anglais. 2001  
Journalisme juif  
et maisons d'édition  
dans l'Empire ottoman  
et la Turquie moderne.  
36 pages de reproductions  
typographiques.  
Isis Press.  
Semsibey Sokak 10.  
Beylerbeyi - Istanbul  
81210 Turquie  
Tél. 90 21 63 21 38 51  
Fax 90 21 63 21 86 66  
E-mail : isis@turk.net  
167 pages.  
ISBN 975-428-149-1

(voir en page 20)

d'un antijudaïsme foncier – et philosémisme. Le philosépharadisme prend en Espagne un caractère strictement culturel, c'est-à-dire d'une récupération et d'une incorporation à la culture du pays d'origine, d'un groupe d'Espagnols de religion juive qui s'en étaient éloignés depuis un certain temps. Une campagne dans le même sens mais mue par des sentiments opposés fut entreprise tant par les libéraux et les progressistes principalement philo-juifs (Moret, Canalejas, Galdos, Ramon y Cajal, Cansinos Assens, A. Pulido et beaucoup d'autres) que par les conservateurs, les nationalistes, les réactionnaires et aussi les fascistes, antisémites déclarés, (J.M. Ortega, F. Gomez Jordana, Foxà, Doussinague, E. Gimenez Caballero). C'est dans cette ambiguïté que fut promulgué par M. Primo de Rivera le Décret Royal de décembre 1924, qui accordait la nationalité espagnole aux Sépharades sans même les mentionner spécifiquement.

Par la suite, Arno Lustiger rend compte de la participation des juifs à la guerre antifasciste en 1936-38, dans les Brigades Internationales. Le Professeur Marquina (L'Espagne de Franco et les juifs) reprend certains des thèmes qu'il avait déjà traités dans son livre publié en 1988, en soulignant le fait que l'action du gouvernement espagnol de l'époque n'a pas empêché, comme il l'aurait peut-être pu, l'extermination de milliers de Sépharades. Toutefois, sur ce point demeurent encore de nos jours des lacunes dans l'historiographie et des interprétations qui ne sont pas concordantes. C'est ainsi qu'à la fin de la section historique, J.A. Lisbona consacre un long chapitre au difficile cheminement des relations diplomatiques entre l'Espagne et Israël.

La dernière partie ("Intrahistoria") concerne la contribution juive à la culture espagnole du XXe siècle (J.I. Garzon), les juifs dans le protectorat espagnol du Maroc de 1940 à 1956 (J.B. Vilar) et l'origine, le développement et la vie actuelle de la communauté juive de Barcelone (J. Vandor). Il reste cependant dans l'histoire de la communauté de Barcelone un grand vide entre le début de la guerre civile et la reconnaissance des communautés juives par les autorités espagnoles.

Le cours, dans son ensemble affronte le thème difficile des rapports entre l'Espagne contemporaine et le monde juif, thème dans lequel abondent les ambiguïtés, les contradictions et les stéréotypes transmis à travers les siècles sans aucune tentative de critique. Pour ce qui est des Sépharades, il souligne un manque de connaissance réciproque qui n'a duré que trop longtemps. Le cours note également le changement progressif du climat des relations entre juifs et Espagnols, favorisé par le travail fécond de nombreux spécialistes dans divers domaines (histoire, philologie, sociologie etc). Le volume, dont la rédaction a été dirigée par Uriel Macias, Yolanda Moreno Koch et Ricardo Izquierdo Benito fournit une contribution valable à l'approfondissement d'un sujet controversé dans ses différents aspects et suggère la nécessité de démentir des lieux communs qui persistent encore dans le public et pas

seulement dans l'esprit des gens incultes. □

Isaac Pappo

Gad Nassi (éditeur)

## JEWISH JOURNALISM IN THE OTTOMAN EMPIRE AND MODERN TURKEY<sup>1</sup>

**L**es deux maîtres d'œuvre de ce travail sont Gad Nassi et Rifat N. Bali, lesquels nous sont bien connus par l'énergie qu'ils déploient pour la défense et la promotion de notre culture. Les autres participants seront nommés plus avant.

Dans une certaine mesure, ce livre complète et recouvre partiellement celui de Rafaël Frezis que nous avons analysé dans notre livraison n° 37 en page 10 : "La Presse juive en Grèce" tant il est vrai que, dans le cas de Salonique, turque jusqu'en fin de 1912 puis grecque, les publications juives ont souvent transcendé le clivage national.

Nous sommes prévenus dès la préface par Rifat N. Bali de l'état d'esprit qui a présidé à l'élaboration de cet ouvrage : aucun bilan ni réflexion sur notre culture judéo-espagnole ne sont possibles sans l'examen attentif de la Presse et de l'imprimerie dans les territoires et aux époques considérés. Les énumérations sont forcément incomplètes et les auteurs se souhaitent des successeurs.

Avner Lévy examine les parutions en ordre chronologique depuis *La Buena Esperansa* de Raphaël Uziel à Smyrne vers 1842-43, dont il ne reste aucun exemplaire connu. C'est après 1850 que d'autres journaux apparaissent dans plusieurs villes, dont Constantinople bien entendu.

L'auteur observe qu'une distribution assurée par abonnement de 150 exemplaires constitue le strict minimum pour assurer le précaire équilibre financier d'un journal. Mais tous n'y parviennent pas !

Les premières feuilles durables voient le jour dans la grande période 1910-1914 après l'abolition de la censure par les Jeunes Turcs. La grande période est 1922-1948, avec la quasi-disparition à cette date de la Presse juive, avant que les avancées de la démocratie en Turquie en permettent le redémarrage (À la période faste, le plus célèbre journal, *El Tyempo* vivait avec 100 abonnements !).

La classe sociale qui lit s'étend peu à peu, des femmes figurent maintenant dans le lectorat, les nouvelles feuilles abondent alors que la population juive de Turquie moderne n'a jamais excédé 200 000 personnes. Les journaux sont écrits en ladino (*rashi*) jusqu'en 1930 environ. Un record de longévité est détenu par la famille Gabbay sur trois générations, dont *El jurnal israelit* à Istanbul a duré 70 ans !

Une liste très intéressante des journaux classés par langue et lieu de parution clôt utilement l'article.

Gad Nassi propose, lui, sur quarante pages,

un intéressant tableau synoptique des journaux de toutes époques, par pays, en indique la périodicité, la date d'apparition et le responsable.<sup>1</sup> Cet article restera nécessairement une base de travail pour les successeurs.

Yaron Ben Na'eh rapporte l'histoire de l'imprimerie qui se superpose souvent à celle de la Presse, mais la déborde évidemment. Les grandes familles fondatrices, les Nahmias<sup>2</sup> les Soncino à Salonique, Constantinople, et leur expansion vers d'autres villes : Andrinople dès 1553, Safed dès 1577, Smyrne, Le Caire. La mobilité de ces lignées est surprenante, ainsi que la présence en leurs ateliers d'ouvriers formés en Pologne, échappés aux massacres de 1648/49. Shlomo ben David Franko, crypto-juif sorti d'Espagne, vint fonder en 1639 son imprimerie à Constantinople où la profession s'était éteinte quarante années avant. Plus tard, ce sont souvent des juifs associés qui montent des ateliers avec des Turcs, des Arméniens, des Grecs.

Assez curieusement, l'auteur traite de Salonique<sup>3</sup> spécifiquement dans une rubrique particulière, parallèle à la précédente, puis revient sur Andrinople et Smyrne.<sup>4</sup>

C'est un article très riche, très dense.

Gad Nassi offre à son tour 15 pages d'un glossaire des imprimeurs, et de terminologie.

Rifat Bali conclut par une bibliographie consistante qu'il qualifie lui-même de "non exhaustive", sur le journalisme, puis sur l'imprimerie, comportant quasiment 200 titres, y compris des thèses non-publiées dont il a pu prendre connaissance. □

Jean Carasso

F.A. Lascorz-Arcas

## LA ALJAMA JUDÍA DE MONZÓN "LA OLVIDADA"<sup>5</sup>

**L**e présent ouvrage, sous son apparence d'une étude d'*aljama* très localisée, entraîne en vérité beaucoup plus loin et ouvre des perspectives sur tout l'Aragon,

et la Navarre proche au nord, sur nombre de siècles.

Monzón est une petite ville située à une centaine de kilomètres au nord nord-est de Saragosse, et à tout moment F.A. Lascorz nous recadre son histoire dans l'ensemble aragonais, comparant telles et telles *aljamas* à diverses

époques.

Curieusement, l'*aljama* de Monzón semble ne pas avoir trop souffert ni du passage des Pastoureaux destructeurs en 1320, ni des "ven-

geances" de chrétiens au moment de la Peste noire de 1348, ni des persécutions de 1391. Au contraire, la bourgade vécut une belle période économique au XVe siècle jusqu'à l'arrivée de l'Inquisition<sup>6</sup> vers 1483 puis l'expulsion finale.

L'auteur rappelle que cette commune fut administrée par les musulmans de 714 à 1089. Par la suite, après la Reconquête, les périodes sereines et conflictuelles se succéderont, mais jamais les juifs n'y connaîtront l'enfermement dans un quartier déterminé.

Dès 1260, juifs et musulmans sont contraints d'écouter des sermons susceptibles de les mener à la conversion. Les juifs, comme partout sur le territoire, "appartiennent" au roi qui leur confie parfois des postes de confiance que la noblesse s'efforce à l'occasion de leur reprendre.

L'auteur a navigué avec une grande attention dans les archives publiées, étudié les textes, les recoupe, les rapproche, qui font apparaître en fin de XIIIe siècle une riche vie locale. L'âge d'or s'achèvera pourtant bientôt.

En 1306 arrivent des juifs expulsés de France. Dès 1328 certaines communautés de Navarre sont gravement affectées par des massacres. En 1340 déjà, le pape Benoît XII demande au roi Pedro IV de séparer les habitations et quartiers des juifs et non-juifs... ce qui n'a pas de suite.

Les mouvements anti-juifs au moment de la peste de 1348 affectent beaucoup Saragosse où 20 % seulement de la population visée survivra au massacre. Au contraire, les juifs de Monzón trouvent asile au château.

En 1397, un rôle des impôts atteste 360 juifs dans la ville dont des Gatenyo, Almusnino, Çaporta, Frances. Pourtant les conversions se poursuivent, mais moins à Monzón qu'ailleurs bien que la pression soit forte. Fréquemment les hommes franchissent le pas, les épouses, non, qui assureront parfois la transmission du judaïsme.

En fin du XVe siècle, l'auteur, citant ses sources, établit qu'il n'est de famille aristocratique dans la région exempte de sang juif, à commencer par l'ascendance de Fernand d'Aragon.<sup>7</sup>

Puis il explique très bien les problèmes, pour l'Inquisition arrivée en 1483, de la cohabitation entre juifs, crypto-juifs restés fidèles à leur foi ancestrale, convertis sincères, et indifférents à la question.<sup>8</sup> L'Inquisition trouve quelques informateurs juifs... dont nous tairons les noms, mais que l'auteur cite ! Pour elle, le crime capital est le prosélytisme juif auprès de convertis.

Lors de l'expulsion, il restait environ 400 juifs à Monzón, environ le quart de la population. Quelques 1500 juifs du lieu et des *aljamas* environnantes se seront embarqués à Tarragone. On note quelques retours après conversion dans les années suivantes. Dès 1585 la survivance du judaïsme se sent à Monzón. Non sans risques...

L'auteur fournit pour terminer une liste de 133 noms de juifs de la ville, sur laquelle une dizaine seulement se maintiendront jusqu'à nos jours. Preuve que les noms changeaient lors de la conversion et de l'exil !

Un passionnant petit ouvrage ! Difficile main-

<sup>1</sup> D'inévitables petites erreurs entachent ce travail - *el Muevo kirbatch* cité deux fois, *Los Muestras* donné comme mensuel etc. mais tout cela est mineur.

<sup>2</sup> David Ibn Nahmias, formé en Péninsule ibérique, fonde une imprimerie à Constantinople dès la fin du XVe siècle !

<sup>3</sup> Jusqu'en 1940, 3500 titres environ furent imprimés dans cette ville.

<sup>4</sup> C'est dans cette dernière ville que l'auteur note l'apparition de livres en espagnol et caractères latins dès 1659.

<sup>5</sup> En espagnol 2001 La communauté juive de Monzón, l'oubliée éditeur Certeza Parque 41 E 50007 Saragosse Tél. 976 27 29 07 Fax 976 25 18 80 certeza@certeza.com 218 pages ISBN 84-88269-61-7

<sup>6</sup> Première condamnation et exécution d'un crypto juif : Galcerán Belver le 3 septembre 1486 (le 16 septembre 1485 des crypto-juifs de Saragosse avaient fait assassiner l'inquisiteur Pedro de Arbués).

<sup>7</sup> Dont la mère, Juana Henriquez, fille de l'amiral Alfonso du même nom descendait lui-même de juifs par sa mère. (D'ailleurs, Henriquez est un nom que l'on retrouve fréquemment parmi les juifs du Portugal...).

<sup>8</sup> Que plus tard on qualifierait de "libres penseurs".



1 2001  
 Calmann-Lévy, Paris  
 440 pages  
 bibliographie  
 pp. 427-437  
 ISSN 2-7021-3153-0.

tenant de prétendre "Monzon l'oubliée" ! □

Jean Carasso

Pauline Bebe

## ISHA. DICTIONNAIRE DES FEMMES ET DU JUDAÏSME I

**Enfin, une vision féminine cohérente et complète du judaïsme, qui bouscule bien des idées reçues. C'est Michèle Bitton, notre spécialiste des écrits sur les femmes, qui nous commente ce nouveau livre.**

**A**vec ce dictionnaire, Pauline Bebe, notre seule et unique rabbine française, a réalisé un travail important pour les études juives au féminin. La France accuse en effet un retard notoire dans les études féminines en général, mais davantage encore dans les études sur les femmes juives. D'autres travaux de cette qualité contribueront progressivement à combler ce retard.

Un dictionnaire est bien évidemment un genre tout à fait spécifique, avec ses qualités - facilité de recherche et d'utilisation - et ses défauts - chaque sujet est traité de manière succincte. Le fil conducteur de celui-ci est la religion, et non le judaïsme en général qui inclut aussi l'histoire ou la culture juive. Ainsi, en ce qui concerne les femmes, Pauline Bebe n'a considéré que des personnages de la Bible et du Talmud, à l'exclusion de tout personnage féminin de l'histoire juive ultérieure. Ces personnages, qui représentent près de la moitié des entrées du dictionnaire, soit quarante-cinq entrées sur cent trois, sont majoritairement bibliques, puisqu'il comporte quarante-deux entrées pour la Bible et trois pour le Talmud. Parmi les personnages féminins de la Bible, plusieurs sont anonymes - la Femme de Loth, la Fille de Jephté ou la fille de Pharaon - et d'autres pluriels - les Femmes de Samson, les Filles de Loth, ou les Filles de Tselophehad, car la Bible ne les nomme pas autrement.

Mais, divine surprise, ces femmes qui sont au fondement de la fixation écrite de la religion juive et qui ont été figées dans des rôles nécessaires et attendus, prennent ici un nouveau relief. S'appuyant sur une large bibliographie, essentiellement en anglais, et sur les travaux les plus récents auxquels elle ajoute souvent des considérations personnelles pertinentes, Pauline Bebe nous propose des approches enfin critiques de ces figures quasi mythiques.

J'en prendrai pour exemple le personnage d'Esther, héroïne juive s'il en est. Spécifiant tout d'abord le caractère fictionnel du récit biblique qui porte son nom, elle y souligne l'importance du thème des rôles respectifs des hommes et des femmes. Ces dernières y sont appelées à témoigner du respect à leurs maris, du plus grand au plus petit (Esther 1,20). Le ton est donc donné : aucune réciprocité n'est exigée des hommes ; pour remplacer Vashti, Esther n'est choisie que pour sa beauté, et si elle agit par elle-même à la fin du récit, elle y reste quand même essentielle-

ment l'instrument de son oncle Mardochée. Finalement, ajoute Pauline Bebe, les rabbins ont été particulièrement fascinés par la séduction et l'érotisme d'Esther qui émanent du texte biblique lui-même, et ils se sont attachés à ces traits parce qu'ils confirment l'image qu'ils se font des femmes.

Les quarante-deux autres entrées consacrées à des personnages féminins de la Bible évoquent bien sûr les plus importants d'entre eux, ceux auxquels les scribes ont donné si ce n'est un prénom, au moins une filiation ou un lien matrimonial, mais surtout une fonction indispensable dans le rebondissement de l'histoire juive et le développement du monothéisme. J'ajouterai que la Bible ne désigne au total que deux cents personnages féminins par leur prénom, contre deux mille personnages masculins, et que le choix de Pauline Bebe s'attache effectivement aux figures féminines les plus significatives, les autres n'étant souvent que citées dans le texte biblique.

Les trois figures féminines du Talmud de ce dictionnaire, Berouria, Ima Shalom et Rachel, femme de Rabbi Akiva, sont elles aussi pratiquement les seules figures phares qui pouvaient être retenues du Talmud, cette large compilation qui consacre plusieurs livres aux lois relatives aux femmes, mais à peine quelques lignes à des figures féminines effectives. Pour Rachel, écrit Pauline Bebe, "ce modèle de femme, qui vit par procuration l'étude de la Torah et dont vingt-quatre années sont passées dans la solitude et la contrition, est difficile à accepter aujourd'hui. Nous avons ici un mélange de faits et de légendes élaboré pour servir les idéaux des sages. Néanmoins, on peut reconnaître dans cette fiction historique, la force de caractère de Rachel, son indépendance face aux idées reçues et son abnégation légendaire..."

À côté des personnages féminins pratiquement tous confinés à l'antiquité, la cinquantaine de concepts développés dans le dictionnaire ouvre des perspectives plus larges. Ils mêlent en effet, à l'intérieur d'une même entrée, ou sur différentes entrées, des périodes historiques différentes et, émanant d'une femme rabbin appartenant nécessairement à un mouvement juif libéral, ils remettent en cause toutes les incapacités dont sont frappées les femmes dans le judaïsme orthodoxe.

Je prendrai pour exemple la *mehitsa*, un article qui, avec ses six pages est un des plus long du dictionnaire. La *mehitsa*, ou séparation des sexes dans les lieux de prière, a été abolie dès la fin du XIXe siècle par les mouvements juifs réformés qui constituent aujourd'hui la majorité de la population juive dans le monde. C'est à une longue et intéressante mise au point historique et rabbinique à laquelle nous convie ici Pauline Bebe qui rappelle que les vestiges archéologiques des plus anciennes synagogues ne fournissent pas la preuve de l'existence d'un lieu de prière séparé pour les femmes, et qu'il n'est pas non plus question d'un tel lieu dans le Talmud. Dans la Bible, les femmes sont au contraire souvent évoquées aux côtés des hommes pour le culte : Ezra lit la Torah devant les hommes et les femmes (Néhémie 8, 2-3).



Défendant les positions du judaïsme libéral elle conclut : "Il semblerait qu'au fil des siècles, le matériel, le corps, le désir sexuel aient été incarnés par la femme qu'il fallait tenir à l'écart des manifestations spirituelles par essence réservées à l'homme. C'est contre de telles dérives que les mouvements libéraux s'élèvent afin de redonner à la femme sa place légitime dans la synagogue."

Nous nous arrêtons à un dernier article, celui qui traite de la femme *agouna*. Cette situation devenue aujourd'hui particulièrement humiliante lorsque des maris pratiquent, avec l'impunité rabbinique orthodoxe, le chantage financier au *guet* et refusent de donner à leur ex-épouse le libelle de divorce qui mettrait fin à leur mariage religieux. "La situation de *agouna*, écrit Pauline Bebe, est une conséquence directe du déséquilibre entre le statut de l'homme et celui de la femme en matière de mariage et de divorce. [...] C'est un cas où la *halakha* a perdu sa dimension d'humanité et où les rabbins orthodoxes devraient considérer qu'il faut agir en urgence, comme leurs prédécesseurs ont su parfois le faire."

D'avantage qu'une ou des critiques contre le judaïsme orthodoxe, il faut voir dans ce travail de Pauline Bebe un effort extrêmement sérieux pour essayer de rendre aux femmes juives une place et une dignité que des siècles de pratiques, de coutumes et de traditions misogynes leur ont refusé dans le culte et dans l'étude. Relire aujourd'hui l'histoire biblique d'Ève en y soulignant sa parenté avec d'autres récits mythologiques ou en notant que des commentateurs, dans un esprit de sexisme inversé, l'ont dotée de plus d'intelligence que l'homme (à partir du jeu de mot sur *Vayiven* et *bina*) afin de mieux l'exclure de la connaissance, ne relève pas d'un rejet du judaïsme, mais au contraire d'un profond désir de le voir évoluer en dignité et en égalité. □

Michèle Bitton

Dora Sakayan

## SMYRNE 1922

### ENTRE LE FEU, LE GLAIVE ET L'EAU, LES ÉPREUVES D'UN MÉDECIN ARMÉNIEN<sup>1</sup>

Avec sa thèse soutenue en Sorbonne et son livre "Les Juifs de Smyrne" Henri Nahum est devenu le spécialiste de cette ville. Il nous commente :

**L**a prise de Smyrne par les troupes de Mustafa Kemal le 9 septembre 1922 à l'issue de la guerre gréco-turque, les exactions qui l'ont accompagnée vis-à-vis de la population grecque et arménienne, l'incendie de la ville, ont fait l'objet de nombreux livres et articles de journaux depuis 80 ans.

L'ouvrage de Dora Sakayan a le très grand intérêt d'être un témoignage écrit quelques jours

à peine après les événements. L'auteure en effet a retrouvé le journal de son grand-père, Garabed Hatcherian, médecin arménien qui, après avoir servi dans l'armée ottomane pendant la Grande Guerre, s'était installé à Smyrne après sa démobilisation. Jour après jour, dans un style sobre, sans la moindre emphase, clinique pourrait-on dire, Hatcherian décrit la déroute de l'armée grecque, l'afflux des réfugiés dans la ville, la panique de la population chrétienne, les meurtres, les viols, les pillages et enfin l'embrasement de la ville sous les yeux des équipages des navires alliés ancrés au port. Il apporte des preuves du fait que l'incendie a été délibérément allumé par les Turcs dans le quartier arménien. Il ne nie pas les responsabilités grecques : absence d'information de la population, fuite des dirigeants abandonnant les chrétiens à leur sort, exactions de l'armée grecque contre la population turque, incendie par les Turcs en retraite des villes de l'intérieur. Hatcherian condamne l'indifférence des militaires alliés, décidés à une stricte neutralité et assistant impassibles aux événements.<sup>2</sup>

Il est très peu question des juifs dans l'ouvrage. Deux points intéressants néanmoins, corroborés par les témoignages des contemporains. Sur instruction du gouvernement de Mustafa Kemal, les maisons juives sont marquées de l'inscription *Musevi* (juif) pour leur éviter le pillage. La presse juive se réjouit de la victoire kemaliste.

Finalement, Garabed Hatcherian réussit à prendre place avec sa famille sur un navire américain. Il est accueilli dans l'île grecque de Mytilène où il réside quelques mois avant de s'établir à Salonique où naît Dora Sakayan. □

Henri Nahum

Je me permets de signaler trois ouvrages aux lecteurs de la Lettre Sépharade intéressés par la question :

- Le livre de Marjorie Housepian Dobkin est incontournable : *Smyrna 1922. The destruction of a city.* Kent Ohio ; and London England. The Kent University Press, dernière édition 1988.
- Le roman d'Elia Kazan raconte les faits fidèlement et avec talent : *Au delà de la Mer Égée* Paris Grasset 1994
- Le livre de Michaël Llewellyn Smith est un ouvrage historique qui expose en détail la politique grecque des années 1919 - 1922, l'occupation de Smyrne, la guerre gréco-turque et les conséquences en Grèce de la victoire turque. *Jonian vision. Greece in Asia minor 1919-1922* London, Hurst and Company, édition de 1998.

Enfin, dans les Archives de l'Alliance Israélite Universelle, les lettres du directeur de l'école de Smyrne, Israël Benaroya, racontent jour après jour les événements et leurs conséquences sur la communauté juive.

Par ailleurs, un lecteur peut-il me dire comment me procurer l'ouvrage auquel se réfère

<sup>1</sup> 2000  
L'Harmattan - Paris  
127 pages  
ISBN 2-7475-0046-2

<sup>2</sup> Cela ne vous rappelle rien dans l'Histoire récente ?

<sup>1</sup> En espagnol 2000  
*Una sociedad española en la frontera de Berberia*  
 Une société espagnole à la frontière de la Berbérie  
 Biblioteca de Historia, CSIC  
 Duque de Medinaceli 6  
 E 28014 Madrid  
 Fax 34 19 13 69 09 40  
 511 pages  
 ISBN 84-00-07969-8

Dora Sakayan :  
*Our Smyrna and outlying cities.*  
 New York. The US Smyrna Association, 1980 ?

Henri Nahum

Beatriz Alonso Acero

## LES JUIFS D'ORAN dans ORAN-MAZALQUIVIR 1589-1639<sup>1</sup>

**Notre spécialiste d'Oran, universitaire lui même natif de la ville nous commente une belle étude qui, visiblement, suscite son admiration !**

**D**écidément, nos coreligionnaires d'Oran font parler d'eux puisqu'après le remarquable ouvrage de F. Schaub : les juifs du roi d'Espagne 1509-1569, Paris 1999 (voir Lettre Sépharade n°30 de juin 1999) nous rendons compte ici d'un magnifique volume de Beatriz Alonso Acero, une jeune historienne espagnole de 31 ans.

Il s'agit de sa thèse de doctorat remaniée pour publication, très bien documentée et qui deviendra certainement fondamentale pour les chercheurs de cette période et de cette région où les sociétés chrétienne et musulmane s'affrontent sous le regard d'une poignée de juifs.

Cinquante pages de cette thèse sont consacrées à la *judería* d'Oran et il s'agit d'une étude complète et fouillée de cette petite communauté qui n'a jamais cessé d'exister jusqu'à 1962 - à l'exception de l'intervalle 1669-1831 entre le départ des Espagnols et la conquête par les Français.

Beatriz Alonso Acero dans sa bibliographie nous révèle qu'elle a pratiquement tout lu sur ces villes d'Oran et de Mazalquivir (Mers el- Kébir pour nos lecteurs français). C'est pourquoi son étude concise et bien structurée sur la communauté juive d'Oran sera très utile, car une bonne histoire des Juifs d'Oran reste à écrire.

Dans le premier chapitre, notre historienne s'interroge sur les origines de la communauté juive d'Oran. Après avoir rappelé que la présence juive en Afrique du Nord date du Xe siècle avant notre ère et qu'Oran est connue pour avoir accueilli un grand nombre de juifs, elle insiste sur le courant d'émigration venu d'Israël jusqu'au 1er siècle de l'ère chrétienne. Deux vagues se succéderont venant d'Espagne, en 613, après l'obligation de se convertir édictée par le roi wisigoth et en 1391 à la suite du pogrom de Séville fomenté par Vicente Ferrer. Cette dernière vague provient de Séville et de Majorque et se fixe surtout à Alger, Tlemcen ou Oran. Très vite elles seront accompagnées par des coreligionnaires de Carthagène et des villes voisines, en 1492, au moment de l'expulsion. Cependant il faut bien admettre que ces juifs d'origine espagnole (Séfarmites) seront toujours une minorité par rapport aux juifs autochtones. Mais leur supériorité intellectuelle est

réelle et leur confère un poids important.

Ces communautés installées dans l'ancien royaume de Tlemcen font du commerce, vivent dans des quartiers séparés et sont assez bien tolérés par les musulmans en particulier au XVIe siècle où elles sont partie prenante dans l'activité des corsaires. C'est pourquoi au moment de la conquête espagnole en 1499 et malgré une tradition non vérifiée de l'aide accordée par les juifs pour faciliter cette conquête, le gouvernement espagnol expulse sur le champ juifs et arabes afin d'éviter tout problème. Néanmoins trois ans plus tard en 1512 le roi Ferdinand le Catholique autorise cinq familles séfarmites, les Cansino et Bensemero à revenir et à résider dans l'ancienne *judería*. La justification en est la nécessité de disposer d'interprètes (*lenguas*) et de receveurs pour les impôts dûs par le Roi de Tlemcen. Ces juifs vivent dans des maisons expressément désignées près du château fort. Cette décision sera reprise en 1534 par Charles V qui fixe à dix le nombre de maisons occupées par des juifs à Oran. Ces deux décrets royaux n'empêchent pas des tentatives répétées des autorités ecclésiastiques d'expulser cette petite communauté. Le deuxième chapitre traite de l'évolution de la présence juive à Oran entre 1589 et 1639, entre l'acceptation et le refus, selon l'auteur qui distingue successivement.

### Les facteurs de cohabitation : fonctions et métiers

Dès 1512 deux axes permanents :

- l'interprétariat
- la collecte des impôts

La famille Cansino va occuper le premier poste pendant plus d'un siècle et disposer d'une influence considérable sur la vie politique, culturelle et même économique de la colonie espagnole. Son habilité à parler et écrire en arabe, espagnol et hébreu la rend indispensable à la vie quotidienne.

D'ailleurs lorsqu'en 1633, à la mort de Aron Cansino, le gouverneur espagnol choisit Yaho Saportas, il y aura un affrontement très profond entre les deux familles. Pour lutter contre cette trop grande influence il sera procédé en 1558 à la nomination d'un deuxième interprète, cette fois chrétien et choisi parmi les officiers de la garnison. Par ailleurs les juifs étaient aussi "espions" ou "guides" lorsque la garnison espagnole sortait d'Oran pour des razzias dont le butin rapportait un certain pourcentage au "juif" qui les guidait.

Enfin les juifs sont agriculteurs dans les environs d'Oran et leur blé toujours à la disposition de la garnison rapporte beaucoup d'argent surtout quand il y a pénurie. Il y a aussi des commerçants qui introduisent sur les marchés des tissus, de l'huile, de la cire, des plumes, des dattes. De façon générale on sait que ces quelques familles sont riches puisqu'elles se permettent d'acheter à bon prix les esclaves musulmans mis en vente à la suite des razzias et elles sont indispensables au rachat des esclaves chrétiens d'Alger, mission tou-

jours risquée et difficile du point de vue financier.

### La coopération financière

Les familles juives les plus riches prêtent de l'argent à la garnison lorsque les fonds de la couronne n'arrivent pas à temps, très souvent sans intérêt ou avec un très léger intérêt. Mais il faut penser que ces prêts sont presque toujours dépensés à acheter du blé aux musulmans et dont le prix est souvent fixé par le prêteur lui-même.

### Les causes de l'intransigeance

En fait c'est l'augmentation du nombre de résidents juifs qui deviendra très vite la principale raison des diverses tentatives d'expulsion entre 1589 et 1639. En juin 1591 le gouvernement de Diego Fernández de Cordoba ordonne l'expulsion de tous les juifs d'Oran, les juifs "naturels d'Oran" (natifs) comme ceux qui sont étrangers. Les premiers insistent sur leur présence historique au service du Roi, les autres sur l'impossibilité de retourner sous la domination arabe ou turque quelquefois tyrannique. Le problème du nombre étant toujours au centre des discussions, Philippe II ordonne au gouvernement d'établir en 1591 la liste des juifs vivant à Oran. Cette liste nous est évidemment très précieuse, il y a en tout 15 maisons juives et 120 personnes pour la communauté, *naturales* mais nous ignorons tout du nombre de juifs étrangers. En 1598 nouvelle tentative de limiter à 10 le nombre de maisons et à réduire les attributions des interprètes juifs. Cansino est chargé de dresser la liste des résidents et il conclut à 70 résidents, 40 de tradition historique et 30 récemment installés. En 1613 nouvelle enquête qui fait ressortir la présence de 277 juifs, ce qui est quatre fois plus qu'en 1598.

### La non assimilation

L'hostilité constante des autorités espagnoles et de la population chrétienne contre les juifs se place à plusieurs niveaux :

- L'augmentation démographique dans une garnison qui ne compte que quelques centaines d'habitants.
- La pratique d'une religion et d'une langue très différentes.
- Les métiers exercés par les juifs qui leur donnent trop de pouvoir politique et économique.
- Enfin les bonnes relations avec les musulmans qui sont un danger pour la présence espagnole.

Le coup de grâce sera donné par le Marquis de Velez, gouverneur de la place qui en 1667/68 explique que la présence des juifs comme interprètes ne se justifie plus... les chrétiens en savent autant qu'eux. De plus ils sont trop nombreux : 500 sur ? contre ? une garnison de 969 soldats.

Le 31 mars 1669 le décret d'expulsion est pris sauf conversion (un seul acceptera). Le

***Una puérta si sara,  
sjen si ávrin\****

départ est obligatoire. 475 juifs s'embarqueront pour Livourne... où ils connaîtront un autre destin.

Il faudra attendre 1831 pour que la ville d'Oran accueille à nouveau des familles juives... □

Charles Leselbaum

Beki L. Bahar

## DOÑA GRACIA NASI<sup>1</sup>

**C**ette pièce de théâtre nous conte, sous une forme un peu solennelle, parfois caricaturale,<sup>2</sup> mais non sans qualités, en deux actes et plusieurs épisodes, l'histoire de la fameuse Doña Gracia Nasi - Béatriz de Luna - que chacun connaît, dans son environnement familial.

La nouveauté introduite par l'auteure est de nous faire vivre "de l'intérieur" la situation de cette famille convertie, tout d'abord clandestine au Portugal, quotidiennement tiraillée, troublée par cette double appartenance religieuse et culturelle, transitant par Anvers puis Ferrare pour aboutir enfin libre, réaffirmant sa judéité, dans l'Empire ottoman : l'entrée officielle de Doña Gracia à Istanbul fut somptueuse, ostensible, de l'argent fut offert massivement aux dirigeants, mais aussi aux juifs pauvres, aux hôpitaux...

L'un des fils conducteurs utilisé par Beki L. Bahar est l'expression de la rivalité entre les deux sœurs Beatriz "la Reine" et Brianda, la cadette, et elle se sert de deux comparses, Mademoiselle, la dame de compagnie confidente, et Mosso<sup>3</sup> le bien nommé, l'homme de confiance, pour exposer le dit et le non-dit des situations à mesure qu'elles se présentent. Pour n'être pas original, ce montage théâtral est classique, et toujours aussi efficace.

Dans la première partie, l'Inquisition est partout présente, et l'auteure, par des notes en bas de page, n'oublie pas de nous rappeler à chaque instant combien elle se tient proche des faits avérés, citant ses sources, Cécil Roth souvent.

Elle nous fait vivre ces situations de schizophrénie dans lesquelles on comprend qu'il ait fallu être psychiquement solide pour y résister : on a besoin d'apprendre l'hébreu pour connaître un minimum le judaïsme ? c'est le rabbin Alboher qui assure l'enseignement, sous le couvert de "leçons de musique" etc. Au tremblement de terre de Lisbonne, en 1531, un médecin, parce que soupçonné crypto-juif est empêché de porter des secours, et lynché. On ne plaisante pas...

Beatriz épouse le "roi des épices" importées d'Amérique du Sud au Portugal, Francesco Mendès, puis devenue prématurément veuve poursuit ailleurs les affaires de son époux, les étend, les fait prospérer considérablement dans cet Empire ottoman accueillant, organise l'installation d'une colonie agricole juive à Tibériade etc.

L'épisode du boycott du port d'Ancône nous est conté au passage qui, n'entraînant pas la conviction de tous les juifs, finit par échouer.

À la mort de Gracia vers 1569, son neveu

<sup>1</sup> 2001

ISIS Semsibey Sokak 10  
Beylerbeyi-Istanbul  
81210 Turquie  
115 pages.  
ISBN 975-428-189-0  
Pièce écrite en turc,  
et traduite en français  
par Eli Elkabes.

<sup>2</sup> Un noble chevalier chrétien courtise Béatriz et lui déclare ainsi son amour (pages 38/39) : "Ma noble bien-aimée, mon unique, mon amour pour vous est aussi grand, aussi illimité, aussi éternel que ma haine pour les juifs." Il s'approche d'elle qui se laisse embrasser avec fougue, une goutte de sang perle de sa lèvre, et elle conclut ainsi sa relation avec lui : "Noble chevalier, ce n'est pas un élixir d'amour, mais du sang. Une goutte de sang juif, ni noble, ni pur en ce moment c'est une goutte de sang juif qui circule dans vos veines" - astucieux rappel du statut de "pureté du sang" - et elle est prise de panique à l'évocation de ce qu'elle vient d'oser dire, et au danger immense qui peut en découler.

<sup>3</sup> Littéralement en judéo-espagnol : "domestique, larbin".

<sup>4</sup> Dommage toutefois que cette pièce ait été traduite du turc en français plutôt qu'en judéo-espagnol, ce qui lui aurait offert plus de chances d'être jouée.

\* "Une porte se ferme et cent s'ouvrent", dans la graphie si typique de Sarajevo, extrait du livre de Regina Kamhi et Jakov Papo (page 18) *Saćuvano od zaborava*.

# Revue

<sup>1</sup> En espagnol  
CIDICSEF  
(Centro de investigación  
y difusión de la Cultura  
Sefardi)  
Avda Las Heras 1646  
Buenos-Aires 1018  
Argentine  
Tél/Fax 54 11 48 16 69 85  
correo@cidicsef.org.ar

<sup>2</sup> C'est-à-dire ayant bien  
étudié Galien, Avicenne  
et les classiques.

<sup>3</sup> Le grand Amato  
Lusitano, crypto-juif  
formé au Portugal  
et s'en étant échappé  
est mort de la peste  
en 1568, contaminé par  
un malade qu'il soignait.

<sup>4</sup> En 1666 trois cents  
familles juives,  
souvent cultivées,  
se convertissent à l'islam  
à la suite de Sabetay Zvi.

<sup>5</sup> Parmi les premiers  
brillants élèves diplômés,  
l'auteur cite des Faraggi,  
Arama, David, Alatini,  
ce dernier formé aussi  
à Mantoue,  
le pharmacien  
Salomón Nahmias.  
Une liste de médecins  
inhumés à Salonique  
clôt l'article.

<sup>6</sup> "Les Cahiers  
du Judaïsme" n° 7,  
printemps-été 2000,  
"Cours et parcours  
maritimes des Sépharades"  
d'Evelyne Oliel-Grausz ;  
"Les marins de Séfarad"  
d'Esther Benbassa.  
"Le syndrome  
de Mogador"  
d'Ami Bouganim.  
Les larmes de Job"  
d'Albert Bensoussan.

## ■ *Sefárdica* N°12 avril 2001 publication du CIDICSEF<sup>1</sup>

### *La Identidad Sefardí*

Ce consistant numéro spécial de la revue célèbre son vingt-cinquième anniversaire. Aucun des numéros spéciaux thématiques édités jusqu'ici n'est indifférent et celui-ci ne déroge pas.

• L'article qui a dès l'abord attiré notre attention est un inédit de Michael Molho, qui fut rabbin de Salonique, érudit et auteur de nombre d'ouvrages, dont le *In Memoriam* qui prolonge après la guerre le monumental travail de Jos. Nehama sur "l'Histoire des Israélites de Salonique".

Quittant Salonique en 1950 Molho s'installa à Buenos-Aires comme rabbin du temple Chalom et mourut en 1955.

Le texte publié ici, un inédit sur la médecine à Salonique au travers des âges, a été offert à notre amie Hélène Gutkowski par un des intimes de Molho, Jaime E. Bortz "pour en faire le meilleur usage". Le publier dans *Sefárdica* est une superbe initiative !

Il s'agit d'un beau survol synthétique, dont le fil directeur est celui-ci :

À l'exode de fin de XVe siècle, de nombreux médecins bien formés<sup>2</sup> en Espagne et au Portugal, voire à Paris, arrivèrent à Salonique, auréolés d'une forte réputation et y formèrent des disciples (souvent leurs fils, d'où les lignées d'Uziel et d'autres).

L'été 1545 marqué par le grand incendie et l'arrivée de la peste fut catastrophique, mais la communauté s'en remet. La seconde partie du siècle est une période florissante pour les sciences et la médecine.<sup>3</sup>

Au début du XVIIe siècle, les brillants médecins de la seconde, voire troisième génération formés au Portugal se sont éteints. Les nouveaux départs plus ou moins clandestins de ce pays se font vers Amsterdam. La décadence, intellectuelle et économique commence dès la moitié du siècle,<sup>4</sup> et la médecine se réduira bientôt aux soins par les plantes et les incantations ("*los medicastros, medicuchos*") et autres jeteurs de sorts et conjurateurs de mauvais œil.

Malgré l'arrivée de quelques juifs d'Italie, cultivés, l'obscurantisme se répand et la barre ne commencera à se redresser qu'avec l'implantation de l'A.I.U. et la création de la faculté de médecine de Constantinople en 1840 où enseignèrent des maîtres français.<sup>5</sup>

• Parmi d'autres contributions, pas toutes exclusives, nous avons noté celle de Silvia Ruth Dulfano *Los excluidos*, fine, pertinente, "carrée" un peu trop rationnelle semble-t-il, sur la vision de la monarchie espagnole, un modèle de société homogène... Dans cette superbe construction postérieure, plaquée

sur l'époque, définissant l'Autre, l'Exclus selon des critères divers, l'auteure semble attribuer cette exclusion à une vision préétablie par les monarques, et n'exprime nulle part tout simplement que monarchie et Église ne faisant qu'un, étant ontologiquement inséparables à l'époque, la "vérité" est dite par l'Église, et que l'Église exclut le juif comme "aveugle" et de même les musulmans, les convertis dont on ne peut pas savoir le degré de sincérité, d'où l'Inquisition !

• Mais où donc Maïmonide et sa famille vécut-ils des années 1148 (s'ils quittèrent Cordoue lors de l'arrivée des Almohades, féroce ment antijuifs), à 1160 à leur arrivée à Fez ?

C'est une vraie question que personne n'a pu résoudre jusqu'ici, ni même Jaime E. Bortz, l'auteur de l'article. Or si le RaMBaM est né en 1135 ou 1138 selon les sources, il a quitté à peine adolescent et pourtant, toute sa vie il se revendiquera comme *Cordobés, Andaluz, Sefardí*.

La famille se convertit-elle à l'islam pour survivre à Cordoue, hypothèse peu probable, ou se transporta-t-elle à Almeria, chrétienne dès 1147 ?

Après Fez en 1160, la suite de la biographie de Maïmonide est mieux connue.

• À noter encore l'article intéressant de Susana Likerman de Portnoy sur le changement de conduite chez trois groupes familiaux juifs (majoritairement) convertis pris comme exemples, après leur conversion postérieure à 1391 mais avant l'arrivée de l'Inquisition. Cette approche lui permet d'analyser les attitudes et relations entre juifs et convertis, entre restés juifs et chrétiens, et entre convertis et restés juifs. Approche originale. □

Jean Carasso

## ■ *Cahier du Judaïsme* N°7 printemps-été 2000

*Cours et parcours maritimes des Sépharades*

**Au début de l'année dernière, les Cahiers du Judaïsme réunirent leur comité scientifique pour rechercher ensemble le thème central du ou des numéro(s) suivant(s). Après examen de diverses possibilités, l'accord se fit sur une proposition d'Henry Méchoulan constatant combien, pour les Sépharades, la mer fut toujours importante. D'où le thème de ce numéro, repris ci-dessus.**

### Mers et Traversées<sup>6</sup>

Ne pouvant rendre compte en une seule fois de tout ce que contient ce riche numéro, nous avons décidé de nous pencher sur quatre articles : deux études savantes, celles d'Evelyne Oliel-Grausz et d'Esther Benbassa, et deux confessions poétiques, d'Ami Bouganim et Albert Bensoussan.

## Cours et parcours maritimes des Séfarades

La science d'Evelyne Oliel-Grausz n'est point contraire à la poésie puisqu'elle s'attache à une histoire qui garde un goût de légende, celle des périples océaniques. L'auteur rappelle que l'épisode fondateur de l'histoire des Nouveaux Chrétiens du Portugal, "le baptême forcé collectif et notoire des juifs portugais", se déroule dans le port de Lisbonne. Elle évoque l'expulsion d'Oran en 1669, l'embarquement des quatre cent soixante-six juifs célébré au son des cloches, des canons et des actions de grâce. Ces odyssées ne pouvaient se séparer de celles qui les avaient précédées : masses d'exilés faisant voile en 1492 vers l'Empire ottoman, l'Afrique du Nord, l'Italie, puis vers l'Europe du nord-ouest.

Ce qui frappe dans les détails de cette immense aventure, c'est la proximité humaine que réussissaient à maintenir les membres des mêmes familles, à travers des communautés sœurs mais lointaines. Ainsi, nous apprend Evelyne Oliel-Grausz, en décembre 1754 Ester Levy Flores, veuve de Joseph Arias Carvalho, pour s'exonérer de l'obligation d'épouser son beau-frère Jeoshuah Menahem Arias installé à Surinam, accomplit le voyage depuis Amsterdam afin de libérer ce dernier de l'accomplissement de "l'union léviratique" au moyen de la cérémonie du déchaussement, ou *halitza*. En l'absence de rabbins dans la Nation Surinamienne, les rabbins et *parnassim* d'Amsterdam avaient investi de la responsabilité de la cérémonie un autre passager du navire, Jacob Henriques de Barrios.<sup>1</sup>

Hélas ! à l'arrivée on apprend que le beau-frère a disparu. Il faut deux ans à Ester pour le retrouver et pouvoir enfin déchausser son beau-frère, obtenant ainsi la liberté de convoler avec un autre prétendant. À plusieurs reprises, observe l'auteure, les particularités de cette diaspora en font une "diaspora des fratries". Une telle anecdote, pourrions-nous observer, tend à révéler que le retour au judaïsme des descendants de *conversos* s'accompagnait d'une observance rigoureuse, ici sévère, et non de pure façade.

Evelyne Oliel-Grausz nous montre l'échelle mondiale de la solidarité juive depuis les centres séfarades d'Europe occidentale aux XVIIe et XVIIIe siècles, notamment les congrégations du *Pydion Shevuim* de Venise et Livourne chargées du rachat des captifs. En 1694 une collecte exceptionnelle est organisée par la Nation de Londres pour racheter les 3.000 juifs tombés entre les mains des Tatars de Crimée.<sup>2</sup>

Les détails concrets de ce que l'auteure appelle les "routes de la fuite" ajoutent au pittoresque des péripéties dignes des meilleurs romans de cape et d'épée. Ainsi, en 1720, la famille du Dr Samuel Ribeiro Nunes au cours d'une réception à laquelle participait le capitaine d'un brigantin anglais, paraît improviser avec quelques invités une visite du navire de ce dernier. Le brigantin prend bientôt la mer pour l'Angleterre, avec toute la famille et tout

l'or dont avaient été lestées les ceintures de chacun.<sup>3</sup>

Cette intimité des Séfarades avec la mer, conclut Evelyne Oliel-Grausz, imposée par les conditions historiques et géographiques d'expansion de la diaspora séfarade, par l'instauration d'un tissu de liens familiaux, économiques, communautaires apprivoisant et réduisant l'obstacle des distances navigables, s'incarne dans une multitude de figures, capitaines, armateurs, marins, passagers... L'enquête reste à poursuivre, suggère-t-elle.

Il serait intéressant, pensons-nous, d'approfondir l'activité maritime des juifs ibériques, avant même la *Reconquista*, et en tous cas leur implication dans l'aventure des grandes découvertes. Combien de Nouveaux Chrétiens dans le Santa Maria de Christophe Colomb ?

Des chiffres impressionnants ont été avancés qui restent à confirmer.

### Les marins de Séfarad

Avec Esther Benbassa nous entrons dans la description de toute une société vivante, celle du peuple juif de Salonique, Istanbul, mer Égée, avec les différents métiers du port, où les juifs sont semblables à tous les enfants de Méditerranée. Ces sociétés maritimes ne se sont pas vraiment éteintes ; nous les voyons revivre aux États-Unis, notamment à Seattle, avec deux congrégations, l'une turque, l'autre rhodiotte, jouant encore un rôle important dans le négoce du poisson. On les a vues encore agir comme marins, dockers, pêcheurs, agents maritimes et autres, participer activement, nous dit l'auteur, "à la conquête de la mer en Palestine".

Les statuts d'une société de bienfaisance de 1715, fondée par des bateliers stambouliotes propriétaires de leurs barques, nous révèle l'ancienneté de cette activité. La plupart des bateliers occupés à la traversée de la Corne d'Or étaient juifs. L'usage leur permettait de percevoir le vendredi le salaire de leurs courses du samedi. En 1918 à Salonique le nombre de débardeurs, portefaix, bateliers et cochers juifs s'élève globalement à 9000. Le métier de pêcheur s'y transmettait de père en fils. Intéressante recherche étymologique, le terme Saragoussi ou Sarahoussi porté par une de ces dynasties de pêcheurs, semble venir non point de Saragosse en Aragon, mais de Syracuse, en Sicile. En effet la plupart des familles de pêcheurs de Salonique appartenaient à la synagogue sicilienne appelée *Sicilya yashan*, c'est-à-dire "Ancienne Sicile". Le nom de Sarahousti a été donné à la période de pêche faste qui précédait Pourim.

Jusqu'en 1923 les juifs saloniens dominaient les métiers du port. Vers 1933 quelque trois cents travailleurs de la mer s'installent à Haïfa. En 1936 des dockers saloniens inaugurent le port de Tel-Aviv et y fondent, dans le quartier sud, "la petite Salonique". D'Israël aux États-Unis des descendants de Sépharades continuent donc de vivre leur vocation maritime.

Cette étude a le mérite de nous offrir de la vie quotidienne de la société salonicienne et stam-

<sup>1</sup> Il s'agit sans doute d'un parent du célèbre poète d'Amsterdam, Daniel Levi de Barrios, capitaine de l'armée espagnole, dont on dit qu'il aurait servi de modèle à Rembrandt pour son tableau : "La fiancée juive".

<sup>2</sup> Comment ne pas évoquer l'action d'Isaac Abravanel plus de deux siècles auparavant pour collecter, surtout en Italie, les fonds permettant la libération de centaines de juifs marocains capturés et réduits en esclavage par les Portugais ? Abravanel les plaça dans des familles juives du Portugal où ils s'intégrèrent.

<sup>3</sup> Il faut bien réaliser qu'encore à cette date, plus de 120 ans après leur conversion forcée de 1497, les ex-juifs sont toujours interdits de sortie du territoire par les pouvoirs publics peu désireux de voir s'échapper de telles forces vives !

bouliote une facette pour nous peu connue, mais essentielle. En effet ces gens de la mer pérennisaient en Orient des fonctions qu'ils avaient déjà remplies dans la Péninsule ibérique et en Sicile. C'est un fait constant de l'émigration au sein même du monde méditerranéen que de présenter moins d'occasions de dépaysement qu'ailleurs. Non seulement ce peuple découvrait dans les terres d'accueil un climat voisin, mais il y trouvait les mêmes produits : huile d'olive, légumes, fruits, vigne, poissons, et pouvait se livrer aux mêmes activités.

### Le syndrome de Mogador

“L'Histoire a laissé derrière elle une cité transie et languide qui, se cherchant une raison, se prête à toutes les vocations. Une vieille ou jeune ville, voilée de murailles derrière lesquelles persistent, incandescentes, toutes sortes de liaisons, rancies par le vent et par ses démons.”

Désormais Mogador est une ville-relais dans l'errance et l'émigration. Heureusement quelques artistes et artisans s'arriment à elle par de solides amarres. Le touriste de passage ne voit là que “désuète grandeur”. Il ne comprend pas que cette petite ville à l'écart des grandes voies, s'est donnée des murailles. Nostalgie d'un grand passé qui ne vit plus que dans les mémoires et l'imagination. Nostalgie d'une vie juive articulée à

ce prestigieux passé, puis disparue.

### Les larmes de Job

Albert Bensoussan remonte à l'Exode pour enraciner la tradition maritime du peuple hébreu.

Hébreux : ceux qui ont passé les flots. Mais ses propos s'attachent surtout à l'enfant qu'il fut dans ce grand port d'Alger : “Pour le reste, la mer faisait notre bonheur, et dès le printemps, pour peu que les cours finissent à seize heures, nous sortions en courant du Lycée Gauthier, dans le quartier de Mustapha, et nos longues foulées nous menaient en moins de deux à l'Agha où le passeur, pour quelques sous, nous transportait sur le môle et là, du haut des blocs de ciment, nous plongeons à l'envi dans la mer”. La descriptions des provisions de pique-nique : poivrons séchés, *hasbane* (poche de tripe farcie de riz au hachis parfumé de gingembre), boulettes au cumin, confit de courgettes, oranges, pommes trempées dans le miel, le tout sur la grande nappe brodée posée sur l'herbe à l'ombre d'un ricin ; la bénédiction du pain et du vin par le père, l'eau fraîche de la source, miracle à l'heure de grande chaleur, toutes ces évocations sont à la fois pour lui joie et chagrin, mais lui permettent de revivre sa quête de la mère juive. Une vraie réflexion de fils juif à propos de ses parents : “C'est vrai qu'après leur mort, nous nous sentions tous coupables.” □

Lionel Lévy

## Étude

### SIMONE DE BEAUVOIR ET LES BOURLA

**L**e lecteur qui voudra bien se souvenir des articles respectivement intitulés “Itinéraires exemplaires” et “Choah, protection espagnole” dans les numéros 27 et 28 de la Lettre Sépharade aura noté la présence dans chacune de ces études du nom de Léon Bourla y Yeni.

Dans le numéro 27, page 15, Matilde Morcillo-Rosillo nous offrait le texte de la fameuse lettre au général Franco envoyée par la communauté judéo-espagnole de Paris le 27 février 1943 et signée de quatre notabilités de la communauté dont Léon Bourla y Yeni. (notez : “y Yeni” selon la tradition espagnole attachant au nom du fils les noms des deux parents).

Dans le numéro 28, page 10, l'auteur du présent article rappelait qu'un Bourla était effectivement le chef de file du Comité de crise (informel, mais de fait) constitué pour représenter la communauté judéo-espagnole auprès du Consulat d'Espagne qui désirait, apparemment, n'avoir affaire qu'à un seul interlocuteur et porteparole.

Dans ce même numéro 28, était reproduite une face du couvercle d'une boîte d'argent offerte au consul Bernardo Rolland par les Espagnols

parisiens appartenant à la Chambre Officielle de Commerce Espagnole, et où l'œil pouvait discerner des signatures de deux Bourla, l'une visiblement signée Léon Bourla, l'autre à l'initiale de prénom illisible.

Nous souhaitions alors que lesdites lignes tombent sous les yeux d'un Bourla, éventuellement parent plus ou moins proche, qui aurait pu nous éclairer sur le sort de Léon Bourla y Yeni. Aucune réaction à ce souhait, exprimé en décembre 98, n'a malheureusement été enregistrée à ce jour. Aussi avons-nous préparé, à cette fin, une lettre que nous nous proposons d'adresser aux quatorze Bourla relevés dans l'annuaire parisien du téléphone, mais ces lettres, après réflexion, dorment encore dans leur dossier... En revanche, l'adjoint de Léon Bourla, un Carasso dont nous n'avons pas le prénom, était encore vivant en 1955, année au cours de laquelle le signataire eut la surprise de le rencontrer, comme voisin, dans un restaurant parisien : il se serait prénommé Albert ; il serait décédé.

Et voilà que les hasards d'une lecture de l'ouvrage de Simone de Beauvoir, “La Force de l'Âge”, récit des années d'occupation vécues par l'écrivaine, nous font sursauter. Voici les passages, dont la lecture nous a fort ému, et accablé.

(Page 542) Au cours des événements de l'automne 1942 où Simone de Beauvoir évoque

\* Gallimard, 1960

le phalanstère dans lequel elle vivait... “Je continuai à vivre en vase clos : cependant, la “famille” s’enrichissait d’un nouveau membre : Bourla, un jeune espagnol qui, au printemps de 1941, avait suivi, au lycée Pasteur,<sup>1</sup> les cours de Sartre. Il venait le voir, de temps en temps, au Flore ou aux Deux Magots. Son père brassait de grosses affaires et pensait n’avoir rien à craindre des Allemands parce que le consul d’Espagne le protégeait. 18 ans, un visage que certains trouvaient laid, et d’autres, beau ; sous des cheveux très noirs, bouclés et broussailleux, des yeux sombres, étincelant de vie, un air de douceur et de passion ; il nous plaisait beaucoup. Il était présent au monde, d’une manière tumultueuse, enfantine, maladroite, passionnée, infatigable. Il lisait avec ardeur Spinoza et Kant, et comptait préparer plus tard une agrégation de philo. Un jour, parlant avec lui de l’avenir, Sartre lui demanda :

- Et en cas de victoire allemande ?  
- La victoire allemande n’entre pas dans mes plans ! répondit-il avec fermeté.

Il écrivait des poèmes, et nous pensions, en les lisant, qu’il avait des chances de devenir un vrai poète. Il essaya un jour de m’expliquer combien il lui était facile, combien il lui était difficile de jeter des mots sur une page blanche.  
- Ce qu’il faut, me dit-il, c’est faire confiance au vide.

La formule me frappa. Il rencontra Lise et s’attacha à elle ; ils décidèrent de vivre ensemble, et s’installèrent dans mon hôtel de la rue Dauphine”.

Simone de Beauvoir ne dit pas quel est le prénom du jeune Bourla. Pas plus qu’elle ne précise le nom de famille de Lise qui, après tout pourrait être encore en vie de nos jours, dans la mesure où elle aurait pu avoir 18 ou 20 ans à l’époque.

Voici la page 547 dont le récit se situe au cours de l’hiver 1942.

“La “famille” entière se retrouvait au Flore, mais éparpillée, selon tous nos principes, aux quatre coins de la salle. Par exemple, Sartre causait avec Wanda à une table, Lise à une autre avec Olga, moi, je m’asseyais à côté d’Olga. Cependant, nous étions les seuls, Sartre et moi, à nous incruste chaque soir sur ces banquettes. “Quand il mourront, il faudra leur creuser une fosse sous le plancher”, disait Bourla avec agacement”.

Octobre 43, Simone de Beauvoir s’installe à l’hôtel de la Louisiane, rue de Seine ; Sartre occupe à l’autre bout du couloir une chambre exigüe ; Lise et Bourla habitent, à l’étage au-dessous, une grande pièce toute ronde.

Tournons les pages. Et voici la page 591, tout à fait fascinante, et qui rejoint les préoccupations du présent article, en gardant à l’esprit que chaque fois que Simone de Beauvoir écrit “Bourla”, c’est, nous le verrons, du jeune Bourla qu’il s’agit... “Brusquement, le ciel au-dessus de nos têtes se couvre de suie : Bourla fut arrêté. Lise, que les bombardements empêchaient de dormir, et qui ne mangeait jamais à sa faim, était partie à la Prouèze. Bourla continuait à loger dans leur chambre. Une fois pourtant, il passa la

nuit chez son père. Les Allemands sonnèrent à 5 heures du matin, et les embarquèrent tous deux pour Drancy. Monsieur Bourla l’embrassa : “Je ne mourrai pas parce que je ne veux pas mourir”.

Et Simone de Beauvoir de se poser des questions, les questions que nous nous posons dans ces colonnes six décennies après le drame : “je fus bouleversée ; bien des morts m’avaient déjà révoltée. Mais celle-ci m’atteignit intimement. Bourla avait vécu tout près de moi ; je l’avais adopté dans mon cœur, et il n’avait que 19 ans. Pourquoi avait-il dormi chez son père cette nuit-là ? Pourquoi le père se sentait-il en sécurité, pourquoi l’avions-nous cru ?”

Il y a, dans le texte de Simone de Beauvoir, des détails significatifs : “homme d’affaires”, “protection du consulat d’Espagne”, “jeune homme de 19 ans”. Au surplus, le Bourla évoqué a été arrêté en mars 44, période où le consul d’Espagne avait perdu (depuis le 23 novembre 43) son pouvoir protecteur sur ses ressortissants juifs. Peut-être ce Bourla croyait-il excessivement que sa représentativité le mettrait hors danger ou le plaçait près de l’attention du consul (illusion fréquemment rencontrée à l’époque) ou bien attendait-il son inscription dans le convoi de rapatriement à venir et n’avait pas su, en attendant, entrer dans la clandestinité (faux papiers d’identité, changement de domicile). Nous avons évoqué, dans le numéro 28, la période risquée qui s’ouvrait, même pour les candidats au rapatriement en préparation, à partir du 23 novembre 1943.

Intrigué, nous avons alors ouvert le Mémorial de la Déportation, de Serge Klarsfeld, pour “passer au scanner” la composition des convois postérieurs à la date de l’arrestation indiquée par Simone de Beauvoir.

De convoi en convoi, nous sommes arrivé au convoi 71, parti de Drancy le 13 avril 1944, avec 624 hommes, 854 femmes et 22 indéterminés, convoi qui, entre parenthèses, déportait également Simone Jacob, la future Simone Weil, et dont seuls 70 femmes et 35 hommes reviendront. Et, hélas, notre appréhension était confirmée...

On trouve en effet, trois Bourla dans ce convoi : Bourla-Benjamin Juan, né à Paris, 20 ans ; Bourla-Benjamin Mathilde, née à Paris, 21 ans ; et un Alfred Bourla-Yeni, né à Salonique, 62 ans. Certes, ce Bourla est prénommé Alfred. Mais on sait les très nombreuses erreurs d’identité que Serge Klarsfeld a relevées en recomposant les listes de déportés. Ce qui est troublant, c’est le nom composé Bourla-Yeni, qui devrait être une spécificité propre à Léon Bourla (nom de famille composé, selon la tradition espagnole, du nom du père suivi du nom de la mère, ici un nom spécifiquement turc). Il est probable que ce que Simone de Beauvoir appelle “une aryenne blonde” était la femme turque de Bourla père.

Qui peut éclairer le sort de Léon Bourla qui, s’il avait survécu, aurait eu beaucoup de choses à raconter ? Dans la mesure où il avait été l’interlocuteur privilégié de deux consuls d’Espagne à Paris, ses interventions et sollicitations devraient être consignées dans les documents et rapports du Consulat d’Espagne clas-

<sup>1</sup> Nous avons demandé à Madame la Provisoire du Lycée Pasteur (mars 2001) d’effectuer des recherches pour connaître le prénom du Bourla évoqué par Simone de Beauvoir, ne serait-ce qu’en regardant le palmarès de l’année scolaire 40/41. Celle-ci nous a répondu n’avoir rien trouvé. La plaque, apposée au lycée Pasteur, et évoquant les jeunes déportés de l’établissement ne porte pas le nom d’un Bourla.

EL KANTONIKO  
DE CHOCHANA

Jurnaliko amigo

La verdad del Dyo, tengo un problema para deshidar ke te vo dizir esta vez. Kero avlar de mi semana de vakansa o de un personaje ke marko mi tchikes.

Ke puedo dizirte de mi semana de repozo, a parte lugar ermozo, ambyanza alegre, komida ekselente, eskursyones interesantes?

Todo esto kada uno lo puede bivir.

Par kontra la persona ke se okupo de mi i de mis ermanikas era un personaje ekstraordinaryo para mi ojos de kryatura.

Kuando vino ande mozotros lavorar como syerva, mi ermanika no estava daynda nasida i yo no teniya daynda dos anyos. Se yamava Fatma. Komo mi mama estava al punto de parir es eya ke se okupo de mi de la primera ora. Me metiya en sus ombros i aziya sus etchos. Kon mi ermana la grande i mi dos ermanos, no es esto ke mankava, soltando a la ora del banyo !

Era de kara muy morena, i mis ermanos le intchiyan la kara de shavon para ke seya blanka como mozotros. I nunka esta mujer se aravyava. Para eya, eramos sus ijos. Cuando nasyo mi ermanika eramos las dos su byen : todos mos yamavan "las ijas de Fatma" (... lo ke no plaziya a nuestro papa !) A la edad de tres o kuarto anyos, ya avlavamos el ladino i el arabo.

# Muestra Lingua

Nous avons commencé, il y a quelques années maintenant et sur la demande de lecteurs, la publication dans chaque livraison d'un court texte en judéo-espagnol d'**Isacco Hazan** qui, lu à haute voix par des personnes n'ayant pas de pratique peut contribuer à les initier de façon plaisante. L'auteur s'est efforcé de restituer le plus fidèlement possible le climat dans lequel évoluaient les communautés juives de l'Empire ottoman.

Nous ne publions pas de traduction intégrale mais quelques notes éclairantes. La graphie adoptée est celle de la prononciation phonétique. Nous suggérons aux débutants de lire lentement et en scandant, profitant des marques d'accentuation qui ne figurent communément pas.

La Rédaction

## LO KE KONTAVA LA BAVÁ... DJOHÁ EL PAPÁZ

(2e partie)

Los elementos konstitutivos de la identidat kristyána no mánkán. Oy, dirémos ke sin muéstro konsentimyénto, el alhad ya se substituyó al chabat. En el papagayolúk, no ay karár ánde los muéstros. Los grandiyozos de l'ermanda no les abasta de reveyonar afuéra i baylár kon mansevés ajéna. Buélta de medya notche, van en paréya a la kelísya syentír el "Minuit chrétien"; melodíya en kuáya mal muy alaváda. Sin avlár de los verguensózos de la djudaydá ke se trókan l'alkúnnya kuando no se konvertísen pará mijór kortársen de los súyos.

Djohá no tyéne dingún dar i avér kon esta mesklatína. En buén kristyaniko, fué batizádo en prezénsya de padrino i madrína para ke la puérta de los Syélos se la tópe gránde avyéta. Aziéndose mas entendído, se le inchó el meóyo de tódo lo buéno : el amór sin restriksyón en oposisyón a la ley tel talyón atribuída a mozotros; la deretchéda en káda ákto de la vída; kaminár l'ójo embásho par desvatchéar el uérko ragimlí; no alevantár la frénate delántre de mujér; si por desgrásya pekaríya, konfesar fránkamente su fáлта, etc.etc.

En la skóla, se ambezó la báza de su relijyón, rezolvedéra de tódos los problémas. Por avér entregádo úno de los súyos sin adetír su divinitá, los djudyos fuéron destituyidos i kondanados a l'erénsya asta el kávo de los syéklos. Sus surbivyénsa obstinénte sirvyéndo d'akéya óra a en delántre, solaménte de testimónyo al kristyanízmo kómo véro Israel, úniko puévló del Dyo, depozitáryo lejítimo mezzo la kelísya de todas las valóres. Si ay kelísyas ortodókses i protestántes, la únika verdadéra es la katólíka, ke signífika en grégo universál. Porké es perfékta, su sánta misyón es de propagárse por el múnido entéro al lugár de tódas las ótras kreyénzas; interpretasyón según la kuála no tyénen mas razón de egzistir, atchákes de su falsedá.

A la fin de sus estúdyos segondáryos, Djohá anunsyó a sus djenitóres ke, dezeózo de entrár

en los órdenes, izo vóto de bekyarlík. Éyos, en vétche de atristársen, fuéron enchaládos, enkorajándolo a enskrivírse al semináryo.

Buéna djénte, un póko de pasénsya! La próksima parusyón, kon vída i salud, vos va aklarár sóvre la karyéra profesyonál de muéstro balabáy.

alhad, chabat = (arabe, hébreu) dimanche, samedi.

papagayolúk = (esp.) à la manière du perroquet.

buélta de medya notche = (esp.) retour de minuit, donc à une heure tardive.

paréya = (grec) groupe. On dit aussi de manière péjorative barásta (esp.) bande.

alaváda = (esp.) de haut niveau.

dar i avér = (esp.) littéralement : donner et avoir ; échanger, communiquer.

mesklatína = (esp.) mélange, panachage, méli-mélo.

entendído = (esp.) plus éveillé à la compréhension. On dit aussi mas bívo.

desvatchéar = (turc) dissuader, décourager

uérko ragimlí = diable tentateur.

si por desgrásya pekaríya = (esp.) si par malheur il venait à pécher.

entregár = (esp.) trahir, dénoncer.

kavo = (esp.) fin, aboutissement

akéya óra a en delantre = (esp.) à partir de ce moment.

mezzo = (italien) ou medyo (esp.) par le moyen, le biais, l'intermédiaire.

atchákes = (turc) prétextes.

bekyarlík = (turc) célibat.

en vétche = (italien) au lieu de.

enchaládo = (esp.) enchantés.



## LAS DE SULUTCHA

**Le succès rencontré par le récit des conversations entre Sulutcha et sa tante d'Estambul en visite au Pays de Galles incite René Martin à poursuivre ces bavardages : lisez plutôt !**

### La tia de Sulutcha i los viruses

- Sulutcha, parese ke topi un virus nuevo.

- En ora buena, tiya, ke te afito ?

Estas hazina ?

- No, benditcho el Dyo, ya esto buena. Ven, hanuma, te eksplikaré. En primero aviyan los viruses de los doctores. Kuando te aziyas hazina, si el doktor no era kapatchi de entender lo ke teniyas, te diziya ke teniyas un virus i te dava un antibiyotiko. Ansina te se asemejava ke era un ombre muy savido.

- I kual es este virus nuevo ?

- Pasensya, hanuma, no me kortes la palabra. Dospues de los viruses de los doctores vinyeron los viruses de las komputadoras. I para esto toparon lojisyeles ke matan los viruses.

- I agora ?

- Agora vino un virus nuevo, ke mos va matar la lingua muestra. Se yama el virus del espanyol moderno. Kada vez ke los maestros viajan a Espanya, se ambezan la lingua de los Espanyoles i se meten a avlar i eskriver komo eyos. Estan tomando un yampish muy negro.

- Guay ke mos vino ! Para este virus no ay ni antibiyotikos ni lojisyeles antiviruses.

### La tia de Sulutcha i los antropologos

- Tiya, mira kualo me vino. Un antropologo famozo de las Amerikas me eskriyo una letra elektronika, i me tresali de meldarla.

- I komo te topo ?

- El Dyo solo lo save. Agora el mundo es tchiko, i kuando se bushka en la tiralanya,<sup>1</sup> se topa todo.

- De ke tiralanya me estas avlando, hanuma ? En las kazas de Estambul las tiralanyas sirviyan solo para apanyar moshkas. Parese ke las tiralanyas inglezas saven apanyar mi sovrina !

- Ah, te eksplikare, esta es la tiralanya de las komputadoras, lo ke los Inglezes yaman el Web.

- So muy vieja para entender estas kozas : kontame lo ke te disho el antropologo.

- Este antropologo es muy savido. El bivyo entre los Indyos de las Amazonas i estudio muntchas tribus de por aja. Ama agora,

zavaliko, ya no kedaron mas tribus, i se kedo sin etcho. Kuando tuvo haber de muestra komunita, se entereso en mozotros i se metyo a estudyarnos.

- Kualo ? Le paresyo ke mos metemos plumas en la kavesa i ke kaminamos medyo dezmodos en las kayes ?

- No, tiya. El kere ambezarse muestra lingua i muestra kultura.

- I le paresyo ke va topar una tribu ande se avla muestra lingua ? Mira, los djudiyos de Turkiya ya no endenyan avlarla. Unos pokos de los ke moran afuera ya keren avlarla, ama estan kada uno en su vanda. Dizele a tu profesor muy savido ke no se ezvaneska : muestra tribu ya no egziste.

- Tiya, no seyas tan pesimista. Agora tenemos la komunita virtuala, i tanto ke la djente eskrive en muestra lingua no mos muriremos.

<sup>1</sup>Tiralanya = telaraña en espagnol moderne. En judeo-espagnol la tiralanya designe l'animal, tandis qu'en espagnol moderne, telaraña est la toile d'araignée.

### La tia de Sulutcha i la vida barata

- Sulutcha, la vida moderna es una vida muy kolay i barata.

- En ora buena, tia, dande kitates esto ?

- Avre los ojos, ijika. Agora kuando keres mandar una letra a una amiga, la eskries en la komputadora i la amiga la aresive pishin, i sin pagar un grosh. Al tyempo en Estambul, kalia merkar papel, pluma i pules, i dar un bahshish al postadji para ke te yevara una letra solo de Hasköy a Balat, i no a la otra vanda del mundo.

- Ansina aziyaj al tyempo ? I mas kualo aziyaj ?

- La mosa Sarula, ke este en ganedem, lava va i fregava dia i noche sin kedar. La povereta, se le auflavan las manos de tanto lavar. Agora tenej una makina para lavar, i otra para fregar. No tenej menester de pagar una mosa. Para la uerta teniamos el bahchavan Mehmet Efendi ke mos kostava una fortuna. Agora tenej makinias para kortar la yerva.

- Tia, lo ke dizes ya esta djusto, ama agora ke tenemos tantos kolaylikes para azer los echos de kaza, no estamos aziendo egzersisyos i mos estamos engodrando. En lugar de gastar la para en mosas i bahchavanes, estamos gastando la para en kalsados i vistidos de jimnastik i en makinikas de egzersisyos.

- Kualo ke vos diga, ijika, el Dyo ke vos de meoyo ! □

**Al tyempo de las fiestas, no mankava de azermos regalos. Para las ijias, kamisas de etchar i medaouras\* kon perlas. Para los ijios, djelabas i takyas\*\* broddadas.**

**En las fiestas musulmanas mos tomava a pasear komo los arabikos en las feryas. Mos yevava en su kaza i mos dava a komer uevos enhaminados kon pitas. Respektava muestra ley, savyendo ke komeremos kasher, prova de la konfyansa ke le aziyan mis paryentes.**

**No manko de nada ande mozotros. Kuando mos izimos mas grandes fuymos kon eya en los kazamyentos i sirkonsizyones de ande su famiya.**

**A la otra vez te vo kontar komo se pasava todo esto.**

**Jurnaliko amigo, remarkates el respekto ke aviya entre syerva i patrones ! Era otro tyempo. No aviya ni radyo ni tele, ni auto.**

**El benadam teniya valor !**

**Chochana Lucie Mazaltove**

(les deux mots suivants n'étaient semble-t-il pas utilisés à Salonique)

\*medaouras : châles

\*\*takyas : (ici) kipas

<sup>1</sup> En croate et judéo-espagnol. 2000  
Préserver de l'oubli le patrimoine oral des Sépharades de Sarajevo. Communauté israéliite de Zagreb.  
Publié avec l'aide financière du JOINT  
ISBN 953-96836-5-3.

<sup>2</sup> Les linguistes parmi nous doivent y réfléchir : cet accent si typique, cette graphie si particulière ne seront pas enseignés, même si le judéo-espagnol parlé par les plus nombreux, en Europe, en Israël, aux États-Unis, en Amérique du Sud, se maintiendra, lui, par diffusion orale et par l'enseignement. Cette langue si particulière de Bosnie a donc peu de chances de survivre sous sa forme propre...

<sup>3</sup> Sorte de nougat aux amandes.

<sup>4</sup> Que notre lecteur ami Rafaël Kamhi a bien connu, à Sarajevo.

**Merci à Sabetaj Finci, notre lecteur de Genève qui nous a fait parvenir ce livre, et à Rafaël Kamhi de nous avoir expliqué, voire traduit du croate quelques passages plutôt coriaces...**

Regina Kamhi & Jakov Papo

## SACUVANO OD ZABOROVA USMENA BAŠTINA SARAJEVSKIH SEFARDA<sup>1</sup>

Regina Kamhi est une réfugiée de la dernière guerre de Yougoslavie, qui a trouvé refuge dans la maison de personnes âgées de la Communauté Israélite de Zagreb.

Toujours active, elle a publié l'an dernier - en collaboration avec Jakov Papo - un petit livre dédié à la mémoire des Sépharades de Bosnie, et qui comporte un vocabulaire de base traduit en croate, des proverbes, des expressions consacrées, des sobriquets etc. de sa ville natale de Sarajevo.

**L'**introduction de Julija Kos décrit très rapidement l'ancienneté de l'implantation juive en Bosnie, puis tout de suite les auteurs proposent un glossaire dont nous offrons plus loin quelques exemples.

Notre propos, en commentant ce livre, est exactement dans la ligne de ce que nous exposons dans l'éditorial en première page :

Faire connaître des travaux qui, sans une recension dans notre publication qui circule partout dans le monde, passeraient complètement inaperçus, aussi importants soient-ils.

Œuvre de mémoire d'une communauté qui a tant souffert, ce livre est important à un autre titre : il est rédigé dans la langue parlée à Sarajevo, dans cette orthographe si particulière un peu déroutante pour les lecteurs d'Istanbul, Smyrne, Salonique etc qui s'habituent peu à peu à la graphie de *Aki Yerushalayim*, en voie d'être acceptée un peu partout dans le monde, celle très proche de l'expression phonétique, imprégnée de la graphie turque moderne adoptée au second quart du XXe siècle.<sup>2</sup>

Avançons dans la lecture, et dans l'ordre même des pages du livre :

Vocabulaire d'abord : au lieu d'indiquer en second la version en croate, nous proposerons celle en judéo-espagnol classique :

- *algužika* = *algujika*
- *amustradu* = *amostrado*
- *arimatadu* = *arematado*
- *binadan* = *benadam*
- *bindiču* = *benditcho*
- *bindisjonis* = *bendisjones*
- *čadir* = *tchadir*
- *dimazija* = *demasiya*
- *dizmazalozu* = *desmazalozo*
- *iskarinju* = *eskarinyo*
- *kazaminteru* = *kazamyento*
- *padrui miju* = *padre miyo* etc

(mais d'autres graphismes et prononciations sont communs : *sintir*, *salir*, *suvrina*, *vizina* etc.).

- Quelques vœux et salutations :  
*Kun bjen ki ti amaneska* = que tu te réveilles

“en forme”.

*Skapadura di todū mal* = la fin de tout le mal.

*El ki si aripjenta* = qu'il se repente.

*Mi seas mazaloza i bjendičoza* = que tu me sois chanceuse et bénie.

- Quelques compliments :  
*Hinozu i limju* = soigneux et propre.  
*Non es haragan* = il n'est pas paresseux.
- Quelques injures aussi :  
*Sos maldiču di todos* = tu es maudit de tous.  
*Il guerku ti jevi* = que le diable t'emporte.
- Quelques proverbes :  
<sup>(37)</sup> *De los mijos keru dizir, non keru sintir.*  
<sup>(83)</sup> *La kamiza es mas serka ki el palto.*  
<sup>(105)</sup> *Di la kaveza fjedi il peši.*  
<sup>(106)</sup> *Londži di ožus, londži di korasón.*  
<sup>(143)</sup> plus curieux celui-là (“Si vient le bien, pour le bien qu'il vienne”) *Si vjeni il bjen, para bjen ki venga.*  
<sup>(145)</sup> *Por bjen de los Džudijos (Džidjós), ke seja.*  
on retrouve ici les deux formes : *djudiyos* et *djidyos*.

et sous une écriture qui nous est plus familière :

<sup>(157)</sup> *Trokar kazal, trokar mazal*

Les auteurs citent plus loin les patronymes les plus fréquents en Bosnie, que nous reproduisons ci-dessous :

Abinun, Albahan, Altarac, Atijas, Alkalaj, Baruh, Daniti, Finci, Gaon, Kabiljo, Kajon, (Hajon), Kalderon, Kamhi, Katan, Konforti, Levi, Montijo, Maestro, Ovadija, Pardo, Pesah, Pinto, Papo, Romano.

Trois pages concernent les sobriquets de personnes ayant réellement existé, habitude destinée entre autres à éviter les ambiguïtés entre homonymes fréquents de nom et de prénom :

*Mami il pulidu* s'appliquait à un Altarac, toujours élégant avec fleur à la boutonnière, tandis que *Samuel la kupeta*<sup>3</sup> caractérisait un certain Melahi gardien d'une banque et *Mami lindu* le beau marchand Avram Levi.<sup>4</sup>

... et les diminutifs classiques :

Salamon : Moni, Sami  
Daniel = Danko, Dani  
Avram = Mami  
Haim = Hajmaci  
Joseph = Juso, Josko  
Sabetaj = Sabi

Suivent quelques textes de chansons les plus classiquement interprétées, qui se retrouvent fréquemment sur toute l'aire de la culture judéo-espagnole :

*Ah ! Tu sus una Roza,  
Arvoles joran por luvjas,  
Sekretos kero deskuvrir  
Jo no tengo la dolsura*

Non, Regina Kamhi, nous n'oublierons pas la Communauté de Sarajevo. □

Jean Carasso



Les sœurs Lévi (Ester, épouse Kamhi née en 1878 et Rifka, épouse Papo née en 1886) portant le fameux “tulcado”.

# Musique

Judy Frankel

## SEPHARDIC SONGS IN JUDEO-SPANISH!

**D**epuis bien des années, une question revient souvent de lecteurs de notre rubrique "Musique": "Où peut-on se procurer des partitions de chansons judéo-espagnoles?"

Et notre réponse était: il n'en existe pas de facilement accessibles, surtout en France, car les quelques éditions parues étaient anciennes, introuvables puisque peu répandues, ou partielles et parfois difficiles.<sup>2</sup>

La compositrice-interprète - sans concertation avec nous d'ailleurs - avait dû entendre la même question après ses concerts ou au cours de son enseignement puisqu'elle vient de publier ce beau livre de cinquante partitions bien lisibles, avec des indications sur l'accompagnement à la guitare, face aux textes en judéo-espagnol et en anglais. C'est de la vulgarisation de qualité, destinée tant aux interprètes cherchant à étendre leur répertoire qu'au grand public.

Judy s'implique: au bas de chaque partition elle indique le nom de la personne qui lui a enseigné cette chanson traditionnelle, ou - bien entendu - le nom du poète dont elle a porté le texte en musique. Dans un feuillet d'avant-propos, véritable profession de foi, elle expose ses buts, s'engage fermement à ne pas laisser cette belle culture se dissoudre dans l'environnement (mais bien au delà car en vérité elle dévoile sa philosophie de la vie, sa vision altruiste, généreuse, ouverte, du monde, son inlassable militantisme en somme!)

Judy Frankel est la compositrice de plus du quart des chansons présentées, sur des poèmes d'auteurs contemporains. Et nous l'avons remarqué à l'écoute de ses enregistrements, le plus beau compliment à lui faire est que, pour un auditeur ne connaissant pas ces chansons, les contemporaines ne se distinguent pas des traditionnelles. C'est dire le talent de la compositrice et la solidité de son adaptation à cette culture musicale! C'est dire aussi la chance de notre culture: susciter des musiciens d'un tel niveau qu'ils prolongent et pérennisent sans effort notre tradition musicale.

Reste la question du graphisme adopté, contestable, qu'elle expose classiquement dans un tableau en tête de volume: *Pronunciation guide*. En gros, elle a adopté, non sans quelques contorsions, prononciation et graphisme espagnols contemporains, ceci probablement dû au fait que l'essentiel de son lectorat/auditorat réside aux États-Unis où l'espagnol sera bientôt une langue presque aussi employée que l'anglais. Et il faut être facilement lu et compris

de ces hispanophones!

Venons-en à la musique: les plages du CD offert avec le livre sont reprises de ses quatre disques précédents, et son choix propose des chansons traditionnelles et d'autres, contemporaines.

Retenons la troisième - *Una tarde de verano* - qui manifeste d'évidentes qualités d'équilibre entre

voix et instrument, une claire et belle prononciation qu'on observe d'ailleurs tout au long des enregistrements de Judy, en quelque langue qu'elle s'exprime.

La quatrième - *Durme, hermosa donzella* - enseignée à Judy Frankel par ses amies, les sœurs Selma et Sara fait ressortir la pureté de la voix, la perfection de sa technique.

*Adio querida*, si connue qu'elle est murmurée ou chantée par chacun, ici exécutée lentement, met bien en valeur toute la douleur de l'amant meurtri.

La neuvième page - *O mis hermanos* - est le chef d'œuvre d'émotion de cet enregistrement, avec le glas sonné, répété, par la corde basse de la guitare, introduisant la lente litanie des communautés détruites: Salonica, Lárissa, Cavála, Xanthi etc.

Le poème a été écrit par Jennie Adatto Tarabulus après le choc qu'elle reçut d'un passage après la Shoah à Salonique, la ville d'origine de son mari. Il fut mis en musique par Judy Frankel en 1992, avec beaucoup de talent, de pudeur, de retenue.

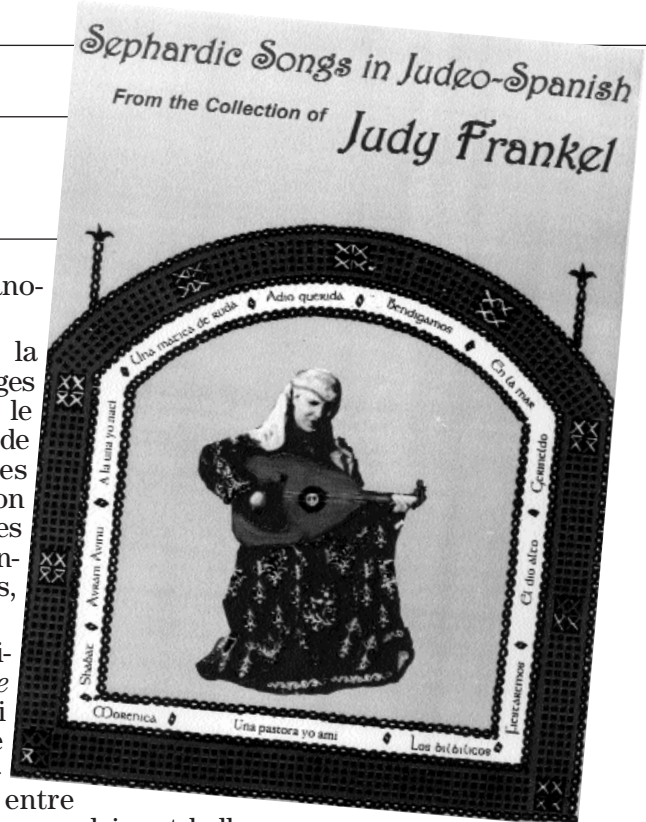
Pour la onzième page, servie par le texte d'une extrême linéarité, simplicité, du poème de Rita Gabbai *Shabat*, Judy Frankel a composé une mélodie limpide qu'elle chante de manière nostalgique et parfaite.

Après l'avoir appréciée récemment deux fois en concert à Paris (ce lui fut l'occasion de chanter, en première mondiale *La djojenika al Lager* - la jeune fille au camp - de Moshe 'Ha Elion, Salonicien revenu d'Auschwitz et vivant maintenant en Israël, auteur du poème et de sa mélodie), où elle ne s'était jamais produite, notre opinion n'a pas varié.

Comme interprète tout comme compositrice, Judy est une grande dame de la musique.

Plus: Judy Frankel est une grande dame. □

Jean Carasso



<sup>1</sup> En judéo-espagnol et américain. 2001 Chants sépharades en judéo-espagnol, Tara publications 8 Music Fair road Owing Mills MD 21117 USA - 95 pages. ISBN 0-933676-04-2.

<sup>2</sup> Dans la LS 37, il y a six mois, analysant le livre accompagné d'un disque de Liliana Treves-Alcalay, *Melodie di un esilio* (troisième de la série) nous notions la présence de diverses partitions peu connues "aptées à augmenter le répertoire des amateurs". Dans son superbe petit livre *Un Vergel Vedre* édité en 1995 à Saragosse, Susana Weich-Shahak en avait aussi reproduit quelques unes. Il en va de même dans son *Romancero sefardi de Marueccos*, fort élégante étude publiée en 1997, où nombre de partitions sont aussi reproduites avec des commentaires musicologiques, des variantes etc...

**Flory Jagoda, notre modèle à tous, n'était pas en retard lorsqu'elle publia en 1993, déjà chez Tara aux USA**  
The Flory Jagoda Songbook - *Memories of Sarajevo*, avec nombre de partitions, des photos, et un rappel de son propre itinéraire etc.

# Kozas i otras de Sefarad

## APPEL

### ■ L'Association des rescapés des camps originaires de Grèce en Israël

a été fondée en 1953 pour aider à leur insertion dans le pays, dont la plupart ignoraient la langue même. Ils étaient un millier à l'époque.

Elle groupe majoritairement des femmes et des hommes originaires de Salonique et vient en aide aux plus déshérités. Elle possède, grâce à de substantiels dons dans le passé, un local assez vaste où se réunissent ses membres qui le désirent. Ses ressources, hélas, diminuent avec le nombre des adhérents encore en vie.

Lesquels d'entre nous, Saloniciens ou non, voudraient bien aider financièrement cette organisation dont la survie pourtant indispensable, devient maintenant précaire ?

Envoyez vos contributions à :

La Lettre Sépharade - 84220 Gordes

avec un papillon "Survivants de Grèce en Israël". Toute somme sera bienvenue et immédiatement transmise. Il en sera accusé réception par l'Association elle-même.

68 rehov Levinsky - Tel Aviv 68855 Israël  
Fax 972 36 88 19 30

Une cérémonie est prévue le 4 septembre, avec programme artistique et musical pour fêter la remise d'une médaille décernée aux survivants par le Comité Central des Communautés Juives de Grèce appuyé par le Gouvernement grec.

## LIVRES RARES<sup>1</sup>

L'éditeur ISIS à Istanbul publie fréquemment des ouvrages, souvent en français (*en anglais*), susceptibles d'intéresser certains lecteurs. Nous pourrions, en commandes groupées, en faire venir quelques-uns sans frais d'envoi prohibitifs. Il en va de même pour les livres de Matilda Koen-Sarano édités en Israël.

En voici une liste non exhaustive :

- Abravanel : Mémoires posthumes
- Baudin : Israélites de Constantinople
- Benezra : Enfance juive à Istanbul
- Galante : Histoire des Juifs de Turquie (9 vol.)
- Karmi : *Jewish sites in Istanbul*
- Karmi : *Jewish Community*
- Risal (Nehama) : Salonique la ville convoitée
- Sciaky : *Farewell to ottoman Salonika*
- Bali : Juifs et Turcs
- M.C.Varol : Balat

Ces livres valent souvent environ 150F pièce, port inclus, sauf les 9 volumes du Galante, ensemble non fractionnable, qui vaut 2 300 F.

• Judy Frankel : *Sephardic Songs in Judeo-Spanish* (avec CD) : 280 F  
Renseignements : Maurice H. • Tél. 01 45 28 17 97

## ENSEIGNEMENT

### ■ Les cours à Tolède

Le cours d'été sur le campus de Tolède aura lieu du 10 au 14 septembre et portera sur *Juderías y sinagogas de la Sefarad medieval*, avec nombre de conférenciers prestigieux.

Renseignements au secrétariat :

c/Samuel Lévi, 45002 Tolède

Tél. 34 925 22 36 65 - Fax 34 925 21 58 31  
transito@mail.ddnet.es

### ■ École Pratique des Hautes Études (EPHE)

Sorbonne - 17 rue de la Sorbonne  
Esc. E - 1er étage à gauche.

• **Le judaïsme est-il une religion du Livre ?**  
Lundi de 14h à 16h par M. Jean-Christophe Attias.

• **De l'exaltation de la souffrance** dans la tradition, à la mémoire de la souffrance comme religion dans la conscience collective juive moderne et contemporaine.

Lundi de 17 h à 19 h par Mme Esther Benbassa.

Les nouveaux auditeurs libres et les étudiants désireux de préparer un diplôme universitaire sont priés d'adresser une lettre à l'enseignant concerné, au 8 avenue Parmentier - 75011 Paris.

NB : Mme Benbassa (en histoire moderne et contemporaine) et M. Attias (pour la pensée médiévale) dirigeront aussi des travaux dans le champ sépharade. Ils offriront aux étudiants les plus méritants en ce domaine une structure d'accueil et des aides financières (via le Centre Alberto Benveniste d'Études Sépharades, EPHE).

## AQUI ESTAMOS

- Réunions habituelles les 3 octobre et 7 novembre à 18 h au cercle Bernard Lazare.
- Soirée exceptionnelle le 20 octobre à 20 h même lieu, avec la conteuse israélienne Matilda Koen-Sarano, incarnation de **Djoha**.
- Repas convivial de rentrée le 28 octobre au restaurant Kibele.

Gilda vous expliquera tout : Tél. 01 40 60 17 07

La Lettre  
**Sépharade**

ÉDITION FRANÇAISE

Jean Carasso - F 84220 - Gordes

Fax 04 90 72 38 39

E-mail : LETTRE.SEPHARADE@wanadoo.fr

ÉDITION AMÉRICAINE

La Lettre Sépharade P.O.Box 2450

Kensington MD 20891 USA

Fax (1) 301 530 14 61

E-mail : lettresepharade@earthlink.net

<sup>1</sup> Nombre de ces livres ont été, en leur temps, commentés dans la LS.

Ce numéro, tiré à 3700 exemplaires, a été composé par Jean Carasso qui en a assuré la mise en pages avec l'aide de Sabine Locoge sur une maquette de Paul Bertrand. Le fichier de La Lettre Sépharade est inscrit sous le n° 608403 à la CNIL (Commission Nationale de l'Informatique et des Libertés).

## LES SÉPHARADES DE YOUGOŠLAVIE DANS LA LITTÉRATURE

**L**a population sépharade de la Yougoslavie issue du traité de Versailles, lors de ses vingt-trois ans de vie ardue, était peu nombreuse, pas plus de 27-28 000 personnes, c'est-à-dire environ la moitié de la communauté bulgare et moins d'un tiers des communautés grecque et turque. C'était le résultat de la fusion de trois composantes à l'évolution différente. La plus caractéristique des trois était la communauté bosniaque qui, durant près de quatre siècles, avait vécu, d'abord sous la domination ottomane, dans une province lointaine et isolée et, par la suite, mieux reliée aux centres importants de l'Empire, sous celle de l'Autriche.

La communauté sépharade en Serbie résidait en majorité dans la capitale. Aussi ancienne que celle de Sarajevo, (elle avait été fondée au XVIème siècle) elle était célèbre pour les études rabbiniques qu'on y faisait mais elle était jusqu'au début du XIXème siècle très peu peuplée - moins de 3 000 personnes.

Quant à la communauté de Macédoine, après une longue période de désordre et de stagnation économique, elle ne fut annexée par la Serbie qu'en 1912 et ainsi détachée de son débouché naturel, Salonique. De zone périphérique d'un grand Empire, elle était ainsi réduite à devenir la périphérie d'un État balkanique continuellement en difficulté. A la veille de l'extermination, les communautés, florissantes par le passé, de Bitolja-Monastir (alors capitale de la Macédoine turque), de Skopje et de Stip avaient en tout à peine plus de 7 000 habitants, dont bon nombre d'indigents. Malheureusement, après quelques décennies de vie difficile et surtout dans l'anonymat, la destruction presque totale de ce groupe, qui avait conservé jusque là son riche patrimoine culturel originel, a eu pour conséquence la conservation de seulement quelques témoignages personnels de survivants et d'émigrés.

Les communautés de Sarajevo et de Belgrade, elles aussi en grande partie anéanties, sont par contre bien représentées dans la littérature, malgré les barrières de l'isolement de la zone balkanique, trop souvent ignorée en occident et celle de la langue serbo-croate dans laquelle la presque totalité des œuvres sont écrites. On peut se demander ce que seraient devenues les œuvres de Ivo Andrić, publiées, et plusieurs fois rééditées un peu partout, sans la notoriété que lui a apportée le Prix Nobel...

C'est justement Ivo Andrić qui a tiré de l'oubli

la minorité sépharade (1,2,3,4).

Andrić, qui connaissait en profondeur le monde sépharade, dont il n'ignorait pas la langue (il fut aussi ambassadeur à Madrid pendant la IIde République.) n'en représente pas seulement la société traditionnelle, mais affronte aussi son existence et ses thèmes les plus récents jusqu'à l'holocauste et pendant son déroulement.

Est également bien connue du public francophone, la fidèle chronique familiale de Moshe Abinun (5)/

Au contraire, jusqu'à ces dernières années, on a ignoré un autre narrateur de talent, Isak Samokovlija.

A ce propos, Radivoje Konstantinović, qui a réuni les textes de Andrić sur des sujets juifs, non seulement sépharades, sous le titre "Titanic et autres contes juifs" (Belgrade, Paris 1987), écrit dans sa postface : J'ai délibérément écarté deux essais consacrés aux écrivains juifs de Bosnie, Isak Samokovlija et Kalmi Baruch et une nouvelle inachevée "Avant le désastre". Les deux essais ne peuvent intéresser que le public yougoslave...

Si le penseur, linguiste, et traducteur, Kalmi Baruch est bien connu des philologues et des hispanistes du monde entier, Isak Samokovlija, considéré dans sa patrie comme un des plus importants écrivains nationaux, a finalement, bien qu'en partie seulement, été mis à la disposition du lecteur occidental, grâce à une traduction en anglais de certains de ses récits sous le titre "Tales of old Sarajevo" qui contient huit nouvelles, dont sept sur des sujets juifs sépharades et un sur les gitans, ainsi que l'essai de Andrić et une note biographique et critique exhaustive de Zdenko Lesić(6).

Andrić, ami et soutien important de la carrière littéraire de Samokovlija écrit à son propos : C'est pour nous une grande chance (et ceci démontre l'importance de l'art) que la communauté sépharade de Bosnie Herzégovine ait donné à la littérature un écrivain d'un tel niveau, préservant ainsi dans sa littérature, tant du point de vue artistique que du point de vue du témoignage de valeurs humaines son identité particulière. Cette œuvre est digne d'être reçue, lue et relue dans tous les milieux culturels".

Les personnages de Samokovlija appartiennent presque exclusivement aux classes populaires et les moins aisées de Sarajevo, ou, plus précisément à celles du quartier juif de Bjelave. Même si tous ses personnages, de la veuve Sarucha de "Kaddish" à "Samuel "le portefaix"", de la nouvelle homonyme représentent des protagonistes réels de la vie quotidienne des communautés sépharades, les thèmes traités ont une valeur universelle, et pas seulement esthétique. En divers points, affleure la langue maternelle de l'auteur, c'est-à-dire le judéo-espagnol et

dans "Samuel " le portefaix "" , on trouve même une ritournelle traditionnelle. Samokovlija affronte dans sa nouvelle, "La juive blonde" (1928), dont il a tiré une pièce de théâtre très appréciée à son époque, le thème de l'assimilation, thème objet d'un vif débat dans une société en rapide évolution vers la modernité. Evoquant aussi la destruction du foyer juif de Bjelave, il a regretté que les victimes n'aient pu opposer plus de résistance à l'extermination.

Samokovlija était chirurgien à l'Hôpital de Sarajevo, et c'est grâce à sa profession qu'il avait par miracle échappé à l'extermination. Il ne put consacrer à temps plein à la littérature que les dernières années de sa vie de sorte que sa production n'est pas très abondante et se compose de quelques recueils de nouvelles, tandis que son unique roman est resté inachevé.

Il faut souhaiter qu'un écrivain aussi talentueux et surtout aussi représentatif de la culture sépharade soit mieux connu dans la littérature internationale.

Rebecca West, dans son livre publié en anglais en 1941 et traduit en français seulement en 2000 (7) raconte son long voyage à travers la Yougoslavie en 1937, avec son mari et un couple, un poète serbe, de père ashkénaze et sa femme, allemande. L'auteur s'y intéresse surtout à des thèmes historiques, anciens et récents. Le thème juif sépharade n'y est pas affronté en soi, mais certains sépharades y sont décrits. Certains personnages sont plutôt folkloriques, comme la danseuse du ventre, "Astra", juive de Salonique, rencontrée dans les cabarets de Skopje et de Sarajevo. D'autres appartiennent à la bourgeoisie de Sarajevo, comme un banquier dont on ne dit pas le nom, et surtout une femme charmante et vive, nommée Bulbul, originaire de Travnik mais qui habite à Sarajevo, avec son mari et parent, Selim.

L'auteur visite à Travnik les parents de Bulbul, qu'elle décrit de façon très sympathique. La communauté de la capitale est l'objet de commentaires bienveillants, mais en gros superficiels. Rebecca West, en visite dans une Bitolja en pleine décadence, dit avoir entendu un couple de vieux juifs parler à voix basse en espagnol. ... Si elle décrit les sépharades de façon bienveillante mais sans considérations générales à leur sujet, elle s'arrête par contre sur les effets négatifs de la germanisation sur les juifs et sur les Croates !

On a très récemment publié le roman ou plutôt la chronique familiale de Ana Gord "Parfum de pluie sur les Balkans. Roman sépharade" (8) paru en serbe en 1886 et dans sa traduction française en 2000. Ce livre, volumineux, traite de façon romancée, de l'histoire de la famille de l'auteur, de 1914 à la libération de la Yougoslavie par les partisans en 1944 ; ce n'est donc pas un témoignage direct mais l'histoire rapportée par ses aînés. Ce livre offre des restes de judéo-espagnol, bien conservés et employés en caractères latins, usage propre aux sépharades serbes et bosniaques dans un cadre assez typique de la vie quotidienne et des mentalités de la petite bour-

geoisie de Sarajevo.

Le roman est pourtant centré sur la crise des modèles traditionnels et l'assimilation, qui, entre les deux guerres mondiales, n'était pas seulement culturelle mais commençait à toucher plus directement des couches de plus en plus nombreuses de la population et semblait se traduire par un nombre considérable d'unions mixtes avec des chrétiens, orthodoxes ou catholiques. L'auteur reprend le thème déjà traité par Samokovlija dans "La Juive blonde" mais sans les discussions fortement polémiques des années vingt. Ana Gord semble considérer le phénomène comme parfaitement naturel dans une phase de modernisation d'une société qui allait se rapprochant des modèles des minorités juives occidentales. L'auteur se limite à rapporter les résistances de la mentalité traditionaliste, comme celles d'un combat perdu d'arrière-garde. Il s'avère aussi que ce type d'unions avec des non juifs a permis aux intéressées d'échapper à l'extermination. Il est évident que du point de vue culturel l'auteur est totalement assimilée au milieu serbe. Elle appartient aux écrivains d'origine juive bien intégrés dans la société actuelle mais qui gardent le souvenir de leurs racines culturelles et leur sont attachés. Il convient de rappeler que Ana Gord cite amplement Samokovlija et le considère comme représentatif des écrivains sépharades de son pays.

On ne peut en dire autant d'autres écrivains assimilés comme Oskar Davitcho qui dans les années de l'après-guerre fut l'un des auteurs de poésies et de romans en serbe les plus réputés. Sur Davitcho, il semble que ses origines sépharades n'ont pas laissé de traces ni suscité le moindre intérêt (ce que j'ai pu constater personnellement lorsque je l'ai rencontré en 1956).

David Albahari, écrivain serbe d'origine bosniaque (Pécs 1948), grâce à son indubitable qualité artistique, a été traduit en différentes langues et a atteint une notoriété internationale. Son récent roman "Mamac", écrit en 1996 et publié par Gallimard sous le titre "L'appât" (9), raconte l'histoire de sa mère, bosniaque convertie à la religion juive en 1938, pour se marier avec un juif ashkénaze. Persécutée et poursuivie par les oustachi, elle a fui de Zagreb et erré à travers la Yougoslavie. Son mari a été fusillé tandis que ses enfants sont morts des suites d'un accident de chemin de fer. Le père de l'auteur, gynécologue juif sépharade bosniaque, avait perdu sa première femme et ses enfants dans le camp de concentration de Nis. David Albahari est donc né du mariage des deux survivants de la tragédie, après la guerre. Le récit des péripéties de sa mère, recueilli sur trois bandes de magnétophone, constitue l'élément central de son bref mais intense roman-vérité.

L'œuvre de Albahari traite de thèmes de la société juive en général, entre les deux guerres mondiales et surtout du débat culturel entre traditionalistes et partisans de l'assimilation et aussi des événements de guerre récents dans l'ex Yougoslavie.

Ce qui apparaît dans toute cette littérature,

c'est une société en phase de transformation accélérée entre les deux grandes guerres. Selon les chiffres officiels (10), à la fin des années 30, seul un tiers de la population de Belgrade parlait le judéo-espagnol en tant que langue maternelle, tandis qu'à Sarajevo la moitié des habitants le parlaient. Cependant, ces données n'indiquent pas avec précision combien, tout en considérant le serbo-croate comme leur langue d'usage courant, connaissaient le judéo-espagnol et entretenaient encore des liens avec la culture sépharade.

De toute façon, la communauté sépharade de Yougoslavie fut la protagoniste, entre les deux guerres mondiales, d'un intense débat non seulement culturel mais aussi politique, entre sionistes, "assimilationnistes et "sépharadistes", ce dernier mouvement étant propre aux communautés serbes et bosniaques.

La grande production théâtrale en judéo-espagnol (D. Albala, Y. Levi, L. Papo, E. Ruso,) et les revues "Jevrejski zivot (la vie juive), "Jevrejski glas" (la voix juive) "Zidovska svijet" (la conscience juive) ,"El mundo sefardí" "El almanaque judío" (11), en serbo-croate, témoignent de la vitalité des communautés sépharades de Yougoslavie. Elles ont produit un nombre considérable d'intellectuels de haut niveau, en plus des auteurs Samokovlija e Kalmi Baruch déjà cités. Parmi tant d'autres, je rappellerai les frères Benko et Haim Davitcho, Abraham Capon, Moris Levi, auteur d'une histoire des juifs de Bosnie-Herzégovine, publiée en allemand en 1911, Isak Pollockan., sans oublier le fondateur du sionisme messianique pré-Herzlien, Yehuda Alkalay.

Le Docteur Angel Pulido avait pu rencontrer personnellement ou correspondre dès le début du siècle avec des intellectuels et des personnalités représentatives de la bourgeoisie de Sarajevo et de Belgrade, parmi lesquels Abraham Capon, Benko Davitcho, Moris Levi et B. Alkalay, ces deux derniers, président et vice-président de la société de la culture "La Esperanza" de Vienne. Les œuvres de Pulido (12,13) publiées en 1904-1905, très dépassées et quasi oubliées, ont récemment été rééditées en fac-similé à Grenade et à Barcelone.

A propos de la communauté de Bosnie, dans son admirable essai "Au cimetière juif de Sarajevo", (14) Andrić dit : "Et lorsque, à partir du XIXème siècle, les conditions de vie devinrent pour eux aussi, un peu plus, seulement un peu plus favorables et plus modernes, malgré l'état d'aliénation forcée qu'ils partageaient avec les autres confessions, ils montrèrent des signes indubitables d'énergie et de talent, le goût de la nouveauté, un désir inné de progrès.....Ce n'est que lors de la deuxième guerre mondiale que la ténébreuse et meurtrière invasion fasciste, les prenant au dépourvu, mal préparés à ce genre de combat, parvint à les disperser et à les anéantir"

Toutefois, même la fureur criminelle et la bêtise de l'armée des envahisseurs allemands, des oustashi et d'autres collaborateurs n'ont pas réussi à effacer le souvenir d'une petite communauté aux faibles ressources certes, mais riche en intelligence et en esprit.

Isaac Papo

#### BIBLIOGRAPHIE

- 1) Andrić Ivo : Le pont sur la Drina, Belfond, 1994
- 2) " :La chronique de Travnik, Belfond 1997
- 3) " : Titanic et autres contes juifs, belfond, Belgrade-Paris 1987
- 4) " : La demoiselle, R. Laffont, 1987
- 5) Abinun Moshe : Les lumières de Sarajevo, Lattès, 1988
- 6) Samokovlija Isak : Tales of old Sarajevo, Vallentine Mitchell, Londres - Portland Or., 1997
- 7) West Rebecca :Black lamb and grey falcon. A journey through Yugoslavia, Viking Press, 1941 - Agneau noir et faucon gris. Un voyage à travers la Yougoslavie, L'âge de l'homme, Lausanne, 2000
- 8) Gord Ana : Parfum de la pluie sur les Balkans. Roman sépharade. L'âge de l'homme, Lausanne, 2000 (original serbe publié en 1986)
- 9) Albahari David : L'appât, Gallimard,1999 (en serbe "Mamac",1996)
- 10) Benbassa Esther, Rodrigue Aaron : Juifs des Balkans. Espace judéo-ibériques, XIV-XX siècles. La Découverte, 1993
- 11) Vidaković-Peztrov Krinka : Los sefardíes en Yugoslavia. Rassegna Mensile di Israel, 49,118-151, 1983
- 12) Pulido Fernandez : Angel Los israelitas españolas y el idioma castellano, Madrid 1904 (Reimpresión Riopiedras, Barcelona 1992)
- 13) " :Españoles sin patria y la raza sefardí, Madrid 1905 (Reimpresión, Granada 199)
- 14) Andrić Ivo : "Au cimetière juif de Sarajevo" (voir 3).

(primitivement, début de l'article d'Eddy Flo)

Ceux qui savent l'ont généralement appris de leurs parents : la lecture de cet article ne leur apprendra rien. Mais beaucoup, pourtant impliqués, ne savent pas le pourquoi et le comment de la nationalité espagnole de leurs parents ou grands-parents pourtant nés au Moyen Orient, eux-mêmes descendants d'aïeux nés sur les bords du Bosphore ou de la Mer Égée. Le sujet, refoulé cinq décennies durant, comme s'il s'agissait d'une maladie honteuse à dissimuler, – ou bien parce qu'après émigration vers l'ouest, il semblait plus sain de brûler les bateaux d'une mémoire inopportune – a soudainement subi une réactualisation, voire une mode, plutôt initiée et entretenue par les intellectuels que par les politiques, à travers une espèce de repentance hispanique non-dite, illustrée, sur la péninsule, par un déferlement d'articles, de communications, de livres (Haim Avni, José Antonio Lisboa, Marquina Barrio et Gloria Ines Ospina, Federico Ysar, entre autres, souvent se compilant les uns les autres, eu égard au tronc commun de rares sources), de colloques, voire de réhabilitations de Juderias (Séville, Cacérès, Cordoue, Salamanque, Ségovie) ou d'expositions comme l'actuelle "500 anos de libros in ladino" qui connaît un large succès en Espagne, et dont les dates de rotation sont arrêtées, dit-on, jusqu'à 2002, avant peut-être d'être présentée en France.

Et Charles Leselbaum, que le présent article ne fait que paraphraser (une manière de rendre hommage à notre ami de Paris-Sorbonne), a mis en ordre l'échelonnement des faits qui ont abouti au Décret Primo de Rivera, dans son excellente fresque-cadre "Mémoire et Fidélité Sefarades 1492-1992" des Actes du Colloque 1492-1992 : Cinquième Centenaire de l'Expulsion des Juifs d'Espagne (P.U.F., Rennes)

Que les employés de l'Etat-Civil qui souvent s'arrachent les cheveux, lors du renouvellement des cartes d'identité ou des passeports, devant ces Français nés en France, de parents naturalisés français, ex-espagnols bien que nés à Salonique ou à Istantoul, lisent ces lignes qui ont apparemment manqué à leur formation professionnelle. Et ils poseront un peu moins de questions soupçonneuses à leurs administrés....



**Charles Meyers & Norman Simms (éditeurs)**

---

**TROUBLED SOULS**

(en marge : en anglais 2001 "Les âmes troubles"  
Outrigger Publishers POBox 1198  
Hamilton Nouvelle Zélande  
ISBN 0908571-74-7 ?????? pages

**L**e sous titre de ce petit ouvrage dense  
tiré à seulement cent exemplaires est  
explicite *Conversos, crypto-jews and  
other confused jewish intellectuals from the  
fourteenth through the eighteenth century.*

*par Jacques Blamont*

---

**Mehmet Tütüncü (éditeur)**

---

**TURKISH-JEWISH ENCOUNTERS  
STUDIES ON TURKISH-JEWISH  
RELATIONS THROUGH THE AGES**

en marge "en anglais 2001 "Rencontres turco-juives, études sur  
les relations entre Turcs et Juifs à travers les âges" SOTA, Centre  
de recherches sur le Turkestan et l'Azerbaïdjan, postbus 9642, ND  
2003 Haarlem 55\$ port inclus, tel/fax 31 23 52 92 883  
sota@euronet.nl 342 pages ISBN 90-804409-4-9.

Il s'agit d'un collectif de 16 contributions

*par Rosine Nussenblatt*

---

# Poésie

---

*Pour n'être pas rédigé en lingua muesta, le poème qui suit n'est pas si loin de nos réalités...et quelle surprise de lire Lionel Lévy, avec talent, dans un domaine qui ne lui est pas habituel : le sonnet classique et rigoureux !*

## L'Héritage

Passé, pères, aïeux, chaînes, branches et tiges  
Siècles qui seraient mythe et pourtant familiers,  
Vies qui vivent en nous, multiples singuliers,  
Cascades de destins que la mémoire érige

En filial monument d'amour et de vertige,  
Bûchers, sacres de feu où nous sommes liés  
A ceux qui nous ont fait, dizaines ou milliers,  
Par amour et respect de qui noblesse oblige.

Je vous vois aujourd'hui libérés de grandeur  
Comme un enfant le soir sourit à son grand-père,  
Et les autres enfants, mes frères et mes sœurs,

Seraient, avec nous tous, le peuple de la terre,  
Semblable ou différent, mais jamais étranger,  
N'apportant son trésor que pour le partager.

**N°40**

En regardant le même thème Rituel

*Lionel Lévy*

Renee Martin Principal  
Engineer  
Parsons Brinckerhoff  
Infrastructure Limited  
29 Cathedral Road  
Cardiff CF11 9HA  
Tel : 029 2082 7078 Fax :  
029 2082 7001  
E-mail : mar-  
tinr@pbworld.com